Master Negative Storage Number

OCI00071.11

Belle Hélène de Constantinople

Histoire de la belle Héleine de Constantinople

A Épinal
[18--?]

Reel: 71 Title: 11

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.11

Control Number: AER-9850
OCLC Number : 04517952
Call Number : W 381.54L F889, no. 6
Author : Belle Hélène de Constantinople.
Title : Histoire de la belle Héleine de Constantinople : mère de Saint Martin de Tours en Tourraine, et de Saint Brice son frère.
Edition : Nouv. éd.
Imprint : Epinal : Pellerin, [18--]
Format : 70 p. ; 18 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AA



HISTOIRE
DE LA BELLE
HÉLÈNE
DE
CONSTANTINOPLE,
MÈRE DE SAINT MARTIN DE TOURS EN TOURAINE, ET DE SAINT BRICE SON FRÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.



A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

HISTOIRE
DE LA
BELLE HÉLEINE.

Le roi Antoine de Constantinople voulant épouser sa fille à cause de sa grande beauté, elle se sauve pendant la nuit, et s'embarque.

Le temps vint que la reine accoucha d'une fille qui eut nom *Héleine*. Quand elle eut quinze ans, sa mère vint à mourir. Quand le roi fut veuve quelque temps, il eut volonté d'avoir sa fille en mariage, car il n'en trouvait pas de plus belle que son épouse et elle. Il lui en parla, dont elle fut bien surprise, et se jetant en pleurs aux genoux de son père, le priant qu'il fasse réflexion, qu'il y en avait d'autres sans elle. Il lui dit qu'il n'en voulait point d'autre : mais Héleine lui dit qu'elle mourrait plutôt que de souffrir une pareille chose; qu'elle aimait mieux courroucer son père que son créateur.

Dans ce même temps, les Sarrasins vinrent à Rome à grand effort. Le pape eut grand besoin d'aide; il manda au roi Antoine, son beau-frère, qui le vint secourir; ce qu'il fit, assemblant une armée qu'il mena à Rome. Dès qu'il fut arrivé, il salua le pape, et lui dit : Père, je viens pour vous secourir, et ne m'en retournerai que vos ennemis ne soient détruits et mis à mort, et dès que la guerre sera finie, vous me ferez un don, ou autrement je me retire sans vous secourir.

Quand le pape l'entendit, il lui dit : Vraiment je l'octroie, car je pense que vous me demanderez quelque chose de raisonnable. Alors Antoine fit crier alarmes, et sortit de la ville de Rome avec les Romains; et quand les Sarrasins, qui étaient logés devant Rome, virent venir les Romains, ils crièrent alarmes, puis commença la bataille, et Antoine frappa si cruellement sur les païens, qu'il rompit leur armée, passa à travers, et vint au maître-étendard, qu'il jeta par terre. Lors furent les païens déconfits, et s'en retournèrent fuyant vers la

mer. Mais Antoine, criant Constantinople, abattit les païens, et les suivit jusqu'aux vaisseaux ; et quand il ne put aller plus avant, il retourna vers Rome, et dit qu'il voulait avoir le don qu'il avait requis, et qu'il voulait s'en retourner. Oui-dà, frère, dit le pape, vous l'aurez, car vous l'avez bien mérité : demandez ce qu'il vous plaira ; mais il ne vous est besoin de partir sitôt. Saint Père, dit le roi, je vous demande la plus belle qui soit en toute la chrétienté : c'est Héleine votre nièce, ma fille, laquelle je veux avoir pour femme, et non autre. Quand le pape l'ouït, il le regarda, et dit : Demandez autre chose, beau-frère, car ceci est une requête contre Dieu. Saint Père, dit-il, vous n'êtes pas droit pape, si vous n'avez pas pouvoir de ce faire, et encore plus grandes choses, car nous devons tous croire que ce que vous faites Dieu l'accorde. Mon frère, dit le pape, ce que je donne demeure sur moi, et il m'en faut faire pénitence, je vous prie de me demander autre chose, car ceci est requête contre votre foi. Père, dit-il, vous m'avez accordé un don tel que je le voudrais demander; je veux donc ce don, et non un autre, et me les faites bientôt sceller, ou bien je ne pars de Rome qu'elle ne soit pillée et tout le pays détruit. Le pape, entendant ces paroles, fut fort triste ; il entra en son oratoire, et se jeta à genoux, élevant les mains vers le ciel, priant Dieu qu'il lui plût changer les sentimens du roi, et lui inspirer ce qu'il devait faire à ce sujet.

Après, le pape lui dit : Mon frère, vous l'aurez ; mais vous ne partirez point que vous n'ayez ouï la messe au plaisir de Dieu, et la dirai tout à cette heure même, et puis nous prendrons ensemble une soupe au vin avant votre départ. Le roi l'accepta contre son gré. Comme le pape célébrait la messe, un ange du ciel descendit, qui lui apporta une lettre devant lui sur l'autel, puis disparut. Quand le pape vit la lettre, il la prit et l'ouvrit, et là trouva par écrit en lettres d'or, que Dieu lui mandait qu'il ne parviendrait point à ce qu'il prétendait faire.

Alors le pape fut joyeux, et remercia Dieu dévotement ; puis appela un de ses secrétaires, lui dit qu'il allât promptement écrire et sceller ce que le roi lui demandait. Aussitôt le secrétaire s'en alla écrire et

sceller les lettres pour le roi : puis le pape prit une soupe au vin avec son beau-frère, et lui donna les lettres et absolution de ses péchés.

Le roi fut fort joyeux, prit congé de lui, monta à cheval, s'en alla, et n'arrêta ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Constantinople. Quand Héleine le sut, elle vint au-devant de son père et lui fit très-grande chère. Lorsque le roi la vit, il descendit de son cheval, et courut l'embrasser; puis la prit par la main, et la mena en sa chambre, l'assit en son giron, et lui dit : M'amie, j'aurai ce que mon cœur désirait, car vous serez ma femme; le saint Père, votre oncle, vous a donné la grâce et vraie absolution. Je ne crois pas, dit-elle, que le pape ait puissance de ce faire, contre le plaisir et le commandement de Dieu : ça serait contre votre loi.

Alors le roi ouvrit les lettres et les lut, puis il montra le sceau de son oncle qui était le saint Père. Et quand Héleine eut tout ouï, elle dit qu'elle n'en ferait rien, et qu'elle se laisserait plutôt trancher les membres; mais le roi dit que pour tout ce ne lui valait rien, il lui convenait qu'ainsi fût fait. Ensuite le roi commanda qu'on parât et tendît les tapisseries aux chambres et les courtines, et à Clarice qu'elle parât sa dame, car il voulait l'épouser au point du jour; chacun dit qu'il le ferait, car nul n'osait le contredire. Héleine s'en alla en sa chambre, tendant les mains vers le ciel, en tirant ses cheveux; disant qu'elle se tuerait; Clarice, sa chambrière, se jeta à genoux devant elle, disant : Madame, pour Dieu, apaisez-vous, et ne faites autre chose dont il vous soit de pis. Clarice, dit Héleine, j'aime mieux me tuer que d'attendre le jour d'épouser, ni de coucher avec le père qui m'engendra.

Puis elle dit de rechef : Si tu ne m'occis, je m'occirai. Dame, dit Clarice, puisqu'ainsi est vous savez bien autrement, et j'aiderai à vous sauver. Nous irons au port, sur la mer, je vous mettrai en un navire, et vous échapperez ainsi; car vous serez bien loin avant qu'il soit jour, et, s'il plaît à Dieu, le roi votre père aura d'autres volontés avant qu'il vous trouve. Amie, dit Héleine, fais de moi ce qu'il te plaira, car je ne veux plus demeurer ici. Lors elle prit ses atours de drap d'or et s'ajusta, puis s'en allèrent vers le port où les vaisseaux

étaient, quand chacun fut endormi; elles éveillèrent un marinier: Ami, dit Héleine, prends de moi tant d'or et d'argent que tu voudras, et me passe outre la mer en quel lieu il te plaira. Dame, dit le prudent homme, comment l'oserais-je faire? Le roi vous doit demain épouser, et s'il le savait il me ferait mourir. Ami, dit-elle, je te ferai riche si tu fais ma volonté. Alors il prit la dame par la main et la mit en la barque. Clarice lui donna un petit coffre où il y avait de l'or et de l'argent qu'elle avait apporté, prit congé d'Héleine en pleurant, et s'en retourna, dont elle fit folie, car elle mourut avant qu'il fût le lendemain midi, ainsi que vous le verrez ci-après.

Or, s'en va Héleine en mer, Dieu la veuille conduire, car de cette heure elle fut trente-deux ans avant que son père la revit. Clarice retourna dans sa chambre, où se jetant sur son lit, en pleurant et se lamentant pour sa dame, elle s'endormit jusqu'à ce qu'il fût jour que le roi envoya voir si Héleine était prête et parée: alors Clarice s'éveilla, et dit que non, dont le messager se courrousca fort, disant que le roi était prêt. Alors elle se leva, vint tâter au lit, faisant semblant qu'elle ne sût rien de son départ, et dit qu'elle ne la trouvait point. Elle sortit de sa chambre comme une forcenée, courut dire au roi qu'Héleine était perdue, et qu'on ne savait où elle était. Quand le roi l'entendit parler, il faillit enrager de deuil, et dit: Ah! perfide, je t'ai donné ma fille en garde, et tu me l'as perdue; mais je promets à Dieu que jamais ne mangerai de pain que je t'aie fait brûler toute vive. Quand Clarice vit les menaces du roi, elle lui dit la vérité de fait. Sire, je l'ai sauvée de la mort; car elle voulait se tuer d'un couteau, et quand je la vis, je me suis jetée sur elle, lui disant que puisqu'elle se voulait tuer, il valait mieux qu'elle s'éloignât de vous. Je la menai au port, elle se mit en un vaisseau, et s'en va par mer en la garde de Dieu.

Héleine arrive à Écluse en Flandre. Cantebron, souverain du pays, voulant l'avoir par violence, elle s'enfuit sur un vaisseau marchand. Après avoir fait naufrage, elle arrive heureusement en Angleterre.

Or, nous dirons qu'Héleine s'en alla en mer, et le vent la mena tant, qu'elle arriva à Écluse en Flandre,

d'où le roi Cantebron était souverain; les Sarrasins étaient alors en Flandre. Il y avait une abbaye de dames à Écluse, qui étaient chrétiennes à tribut. Quand Hélene fut à terre, elle prit congé de son marinier et s'approcha de l'abbaye; mais quand elle fut proche, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes, dont les dames furent effrayées et envoyèrent voir au clocher, mais on n'y trouva personne; elles regardèrent vers la mer, et virent une grande dame qui venait à l'abbaye.

Alors l'abbesse dit que ce pouvait être une sainte dame qui venait en leur couvent. Aussitôt prirent la croix, et vinrent en procession au-devant d'Héleine. Quand elle les vit, elle fut toute étonnée pourquoi on faisait cela; et elles dirent qu'elles le voulaient bien, et qu'elle était femme de Dieu. Lors la menèrent avec eux en leur abbaye, et lui firent grand'chère, la priant bien fort qu'elle demeurât toujours avec elles. Le roi Cantebron, en entendant parler, manda à l'abbesse qu'elle envoyât la pucelle qui était venue en son abbaye, sinon qu'il mettrait le feu en leur couvent. Quand Héleine entendit ces paroles, elle voulut s'en aller, ne voulant pas que l'abbaye fût rasée par rapport à elle, et commencèrent à pleurer. Héleine s'en retourna vers la mer, et s'assit sur la rive; peu après, elle vit venir des marchands à qui elle pria qu'elle pût monter avec eux. Ils la mirent dans leur navire, et firent voile; mais incontinent ils eurent une malheureuse aventure, car ils rencontrèrent une barque pleine de corsaires, desquels ils furent assaillis; les marchands furent tous tués et leur vaisseau enfoncé. Lors prirent Héleine et la mirent dans leur vaisseau, et le maître dit que ce serait sa dame. Alors il embrassa Héleine, et dit qu'il coucherait avec elle. Quand Héleine vit cela, elle fut ébahie, et se mit fort en défense; mais quand elle vit que tout ce qu'elle pouvait faire ne servait de rien, elle se jeta à genoux devant lui, et lui dit : Sire, je suis à ta volonté, car je ne puis sortir d'ici; mais je te prie de me donner un peu de temps pour adorer mon créateur; puis après, fais de moi à ton bon plaisir. Hé bien! dit le maître, marche, dépêche-toi, car je ne puis plus attendre. Lors Héleine entra dans un coin, se jeta à genoux, et fit sa prière à Dieu; elle n'eut pas sitôt fini son oraison, que les

vents et les foudres vinrent fondre sur leur vaisseau, par telle manière, que l'un courut aux mâts, et l'autre au gouvernail pour tirer le vaisseau droit; mais rien ne leur valut, car Dieu était très-courroucé de leur péché, et pour punition, ils eurent le vaisseau confondu, furent noyés, et tous leurs effets perdus : il n'en demeura pièce entière, hors une planche, sur laquelle Héleine demeura flottante dessus la mer deux jours et deux nuits, sans boire ni manger, et sans voir aucune créature, en grande peur et tristesse, en attendant la grâce de N. S. J.-C. Il lui plut que le vent entrât dans la rivière de Singe, qui passe devant Londres en Angleterre : elle atteignit un rameau qui pendait sur l'eau, et entra en un verger où il y avait une fontaine; elle s'assit auprès, fort faible et éperdue.

Le roi d'Angleterre trouve Héleine à la fontaine, et la conduit à Londres en son palais.

Il arriva que le roi d'Angleterre était mort, lequel eut un fils qui avait nom *Henri;* il gouvernait le royaume avec sa mère. Un jour qu'Henri partit de Londres avec sa cour, il entra dans le verger où Héleine était fort pâle et éplorée. Sitôt qu'il l'aperçut, il la regarda, et vit qu'elle était vêtue de drap d'or, mais elle était toute souillée de la fange de la mer. Le roi mit pied à terre, s'assit auprès d'elle, et lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Lors le roi dit à son aumônier : Apportez du pain et du vin. Mais la dame était évanouie sur le giron du roi, qui lui mit du pain et du vin dans la bouche, dont elle revint. Dame, dit le roi, à quoi avez-vous gâté ainsi vos robes? Sire, dit-elle, j'étais avec des marchands en mer, nous trouvâmes des gens qui mirent tout à mort, hors moi, et voulurent faire de moi à leur plaisir; mais Dieu envoya tels foudres et orage, que tout fut enfoncé et noyé, et je demeurai sur une planche flottant sur la mer, où j'ai été deux jours et deux nuits, sans aucun confort que Dieu.

Quand le roi l'eut ouïe, il en eut pitié, et vit bien qu'elle était femme de Dieu, et qu'elle aimait notre Seigneur. Lors monta sur son cheval, et la mena à Londres, et la supplia sa mère et ses dames, qu'elles lui fissent pis ni mieux qu'à elles. Elles dirent qu'ainsi

le feraient, et la soignèrent tant qu'elle fût en point par raison.

Cela fait, le roi la vit si belle qu'un jour il la mena ébattre en un verger, et entr'eux deux, sans plus, la questionna et conjura de lui dire qui elle était.

Le roi d'Angleterre épouse Héleine; deux beaux enfans naissent de ce mariage : saint Martin et saint Brice.

Alors Héleine lui conta tout le fait. Il arriva que mon père, Dieu veuille le garder, eut une tentation malheureuse, car il lui prit volonté de m'avoir en mariage, ce qui était contre Dieu et notre loi; pour ce je m'enfuis. Et quand le roi parlait, la couleur lui changeait, et dit en soi-même qu'elle lui semblait bien être fille de bonne race. Il la vit si belle, qu'amour lui toucha au cœur si fort, qu'il la prit par la main, disant : Dame, vous me semblez si belle, de si bon lieu extraite, que vous êtes digne de tenir un royaume, et dès ici je vous fais reine d'Angleterre, et vous promets la foi que jamais autre n'aurai que vous, et vous épouserai. Quand elle l'entendit, elle se jeta à genoux, et dit : Très-cher sire, je suis à votre merci; mais vous parlez follement, car vous ne savez qui je suis : je suis une pauvre fille qui n'a ni maille ni denier. Alors le roi la releva fort gracieusement, et lui dit : Dame, j'ai assez de bien pour vous et pour moi; puis la mena en son palais, et lors commanda qu'on lui rendît honneur comme à lui-même. Chacun lui dit : Votre bon plaisir soit fait. Lors la mère du roi tira son fils à part, et lui dit : Insensé, voudrais-tu prendre cette femme, qui est commune à tous, qui rôde dans le pays, et n'ose se montrer à ses parens? Si tu le fais, je te ferai un mauvais trait. De fait, elle brasse une trahison, qui lui fut si funeste, qu'elle huitième y perdit la vie. Quand le roi l'ouït, il lui dit qu'il la voulait avoir, et sortit d'avec sa mère tout triste et courroucé. Le roi fit donc mander la noblesse, et sa cour étant assemblée, il fit tapis tendre; et quand vint au jour, il y eut une noble fête qui dura plus de vingt jours : là sa mère fit grand'chère, afin que l'on ne s'aperçût de sa trahison; et quand les noces furent passées, chacun s'en retourna en son lieu. Ils furent environ deux ans en grande paix, amour et concorde.

jusqu'à ce qu'Héleine fut enceinte de deux beaux fils, dont un fut saint Martin, et l'autre saint Brice, qui, de par la vieille et mauvaise mère, eurent beaucoup de pauvreté et de disette, ainsi que la mère, comme il est dit dans l'histoire.

Le pape Clément demande du secours au roi d'Angleterre contre les Sarrasins, qui le tenaient assiégé.

En ce temps le roi Buthor, qui était d'Arménie, vint assiéger Rome avec un si grand nombre de Sarrasins, qu'on ne pouvait les compter. Le saint pape Clément manda par toute la chrétienté, et à Henri d'Angleterre, qu'il lui aidât à ce besoin; et Henri lui fit réponse qu'il le ferait volontiers. Lors fit assembler son armée, et garnir ses vaisseaux pour se mettre en mer; puis le roi manda le comte de Glocester, le chargea de son royaume comme roi, et fit faire trois sceaux, l'un pour lui, l'autre pour le comte de Glocester, et le tiers pour le reine Héleine; puis prit congé du comte et de tous ses gens, recommanda que chacun fût obéissant à la reine Héleine, et s'en alla à Rome.

La reine-mère, par trahison, veut faire mourir Héleine et ses deux enfans.

Héleine demeura seule en la cité de Londres, avec le comte, qui lui était obéissant. La vieille reine venait bien souvent de Douvres à Londres dîner avec elle et Marie de Glocester, elle faisait grand'chère, et pensait bien de sa fille. Quand on eut dîné, Marie et les autres dames s'en allèrent jouer au jardin, et la reine, qui était enceinte, demeura dans sa chambre, la mère auprès d'elle; et là devisèrent tant, qu'Héleine commença à avoir sommeil. Ma fille, dit la mère, appuyez-vous sur mes genoux. Héleine y mit sa tête et s'endormit. Or la mère vint à bout de ce qu'elle prétendait; car, tandis qu'Héleine dormait sur ses genoux, elle lui déroba le sceau, qui était dans sa bourse, et le mit dans la sienne. Quand Héleine fut éveillée, et qu'elle eut levé la tête, la mère prit congé d'elle, et s'en retourna à Douvres; puis envoya querir un maître graveur pour contrefaire le sceau, lequel l'imita si bien, que nul ne le sut que lui et la mère. Or, voyez de quoi la mauvaise mère s'avisa pour mieux couvrir son fait; elle prit un couteau, en

frappa au cœur le maître qui avait contrefait le sceau, et le jeta par la fenêtre en la rivière. Ensuite elle monta à cheval, s'en retourna hâtivement à Londres vers Héleine, et se tint près d'elle; elle lui remit le sceau en sa bourse sans qu'elle s'en aperçût, puis se sépara d'elle. Tout demeura ainsi jusqu'à ce que la reine accoucha de deux enfans mâles, dont elle eut grande joie. Alors le comte de Glocester dit qu'il enverrait une lettre au roi son seigneur, pour lui faire savoir que la reine était accouchée de deux beaux fils, et quel nom on leur donnerait; la mère lui dit que c'était à propos. Peu après le chevalier partit; son chemin n'était pas Douvres, mais la mère était allée devant, et avait commandé à ses gens que quand son messager passerait, qu'on lui fît parler; laquelle lui fit bonne chère, disant qu'il la recommande beaucoup de fois au roi son fils, et en disant, lui donna à boire d'un breuvage dont le messager s'endormit incontinent; et elle, qui n'attendait autre chose de lui, alla à sa boîte, prit les lettres et les lut; elle y trouva que la reine Héleine était accouchée de deux enfans les plus beaux qu'on puisse jamais voir. Cette fausse mère écrivit une lettre où il y avait que le comte de Glocester mandait au roi que sa dame était accouchée de deux chiens, les plus laides et hideuses bêtes qui furent jamais vues; qu'il écrivît s'il voulait qu'on les mît à mort, car ce n'était choses à garder. Lors ferma et scella les lettres de son faux sceau, et les mit dans la boîte du messager, puis jeta les deux autres dans le feu.

Quand le messager s'éveilla, il fut fort étonné. Il prit congé d'elle, monta à cheval, puis s'en alla vers Rome; et la mère commanda à ses gens qu'on gardât bien les passages, que s'il passait aucun messager qui allât à Rome, ou qui en vînt, qu'on le lui amenât, car elle avait grand désir d'ouïr parler de son fils, et fit garder les passages de tous côtés.

Le messager chevaucha tant, qu'il vint à Rome. Il trouva le roi Henri, lequel lui fit très-grande fête. Ami, dit-il, comment se porte madame, le comte, et Marie, sa nièce? Sire, dit le messager, madame est accouchée de deux beaux enfans; voici les lettres que le comte de Glocester vous envoie. Le roi les prit et rompit le sceau.

qui était semblable au sien: mais quand il eut commencé de lire, il s'arrêta et fut tout éperdu. Lors il ferma le poing à toutes les lettres, les montra au saint père, dont il fut étonné, et lui demanda de quelle manière se gouvernait sa femme. Il lui conta comment il la trouva à la fontaine, comme elle était partie de chez son père, dont il fut surpris, comme il l'épousa contre la volonté de sa mère; et si ce n'était cela, il ne savait comment il pouvait avoir courroucé Dieu ; mais il ne put jamais savoir d'où elle était, dont il était mal content.

Quand le pape l'ouït ainsi parler, tout son sang lui remua, et dit : Je crois, vu ce que vous m'avez conté, que vous avez épousé ma nièce, fille de ma sœur, car son père la voulant avoir en mariage, elle s'en alla, et on ne sait ce qu'elle est devenue. Quand le roi d'Angleterre l'entendit, il n'eût pas été si joyeux quand on lui aurait donné le revenu de deux royaumes; mais pour les deux bêtes, il fut fort dolent. Le pape lui dit : Mon fils, ne te déconforte point, ceci n'est que trahison que l'on a faite à ta femme, et les lettres ne sont écrites que de femme, et peut-être de ta mère. Le roi lui dit : Elles sont scellées de mon sceau. Le pape répondit : Il peut être semblé et contrefait; nous écrirons une lettre, que nous enverrons par un de mes messagers, et le roi en fut d'accord. Lors il écrivit des lettres, les scella de son sceau, puis les donna au messager, lequel vint à Douvres. On lui demanda s'il venait de Rome. Il dit qu'oui. Venez, dirent-ils, parler à madame, et vous aurez un beau présent, pourvu que vous lui donniez des nouvelles de son fils. Je ne puis arrêter, dit le messager. Il faut que vous y veniez; lors le menèrent à leur dame, qui lui fit bon accueil, puis lui demanda s'il ne portait point de lettres de son fils : il dit qu'oui. Elle lui donna à boire, et il s'endormit. Elle prit les lettres, et lui en mit d'autres. dans lesquelles était écrit que le roi mandait au comte de Glocester qu'il fît brûler la belle Héleine avec les deux enfans, aussitôt ses lettres reçues, et qu'il le lui enjoignait très-expressément. Lors le messager prit congé, puis s'en alla à Londres, où il trouva le comte de Glocester; il le salua, et lui dit : Monsieur, le roi Henri se recommande bien à vous, et vous envoie ces lettres. Ensuite le comte prit les

lettres et les ouvrit : mais quand il les eut lues un peu avant, il s'arrêta, et fut tout surpris ; il demanda au messager : Qui t'a donné ceci ? d'où est-ce que tu les as prises. Alors le messager dit : Le roi me les donna à Rome. Tu mens, dit le comte ; alors il prit le messager et le fit mettre en prison ; mais le comte était dans une grande inquiétude, et ne savait que dire ni faire. Retournons à la fausse mère, qui, assise auprès de son chapelain, lui fait écrire huit paires de lettres qu'elle lui dicta, sans celles qui furent envoyées à Rome, et les scella ; après, la fausse mère prit son canif, et en frappa tellement son chapelain par la poitrine droit au cœur, qu'il tomba raide mort ; puis le prit et le jeta par la fenêtre dans la rivière.

Or la fausse mère fut assurée de bien garder son fait, et le céler : puis elle commanda qu'on eût des gens de pays étranger, qu'on ne connût point, jusqu'au nombre de huit, pour porter les lettres l'un après l'autre. Lors envoya une lettre à Londres. Quand le comte vit la seconde lettre, il ne sut que faire ; car il n'osait la montrer à sa dame pour deuil qu'elle en menerait. Sitôt fit partir un messager, et envoya à Douvres dire à la mère de se transporter à Londres, que sa présence y était nécessaire. Elle monta à cheval, et vint à Londres. Et quand le comte la vit, il lui montra les lettres, et dit qu'il n'osait les montrer à la reine. Pourquoi, dit la mère ? il faut qu'elle le sache, et moi-même le lui dirai. Lors allèrent à la reine, et lui contèrent ce que le roi avait mandé. Alors la reine s'écria piteusement, disant : Vrai Dieu ! qu'est-ce que ceci ? comment peut être changé le grand amour que mon seigneur me montra quand il s'éloigna de moi ? Lors le comte, Marie, sa nièce, et toutes les dames et demoiselles se prirent à pleurer si piteusement, que c'était pitié de les voir ; et pendant qu'ils étaient là, la tierce lettre vint, qui hâtait toujours la chose plus que devant.

Le lendemain matin vint encore une lettre ; après dîner, encore une autre qui efforçait toujours la chose. Dame, dit le comte, que ferons-nous de ceci ? nous avons bien besoin d'aide et de conseil. Comte, dit la mère, les mandemens viennent sitôt et s'efforcent tant, [illegible] je n'oserai plus m'en mêler : combien que je crois

que c'est sans défaite ; mais le roi est si cruel qu'il ne le faut point courroucer. Là, fut ainsi jusqu'au lendemain, que la sixième lettre vint, et les autres toutes successivement, jusqu'à neuf, dont les dernières furent fort cruelles. Quand la mère eut tout ouï, elle dit qu'on ne pouvait aller contre les ordres du roi ; mais que le comte fît à sa guise. Lors elle partit et s'en retourna à Douvres, dont le comte fut fort dolent, ne sachant que faire ; car s'il ne faisait le commandement du roi, il était détruit à toujours ; d'autre part, quand il regardait à faire mourir la dame qui lui était tant bonne, le cœur lui crevait de dépit. Sire, dirent les conseillers, il vaut mieux faire mourir une femme, puisqu'il plaît au roi, que vous et quatre-vingts autres meurent ; car si le roi vous menait guerre, vous sériez à la fin détruit.

Le comte de Glocester fait couper le bras à la reine Héleine Marie de Glocester, se dévouant pour sauver la reine, est brûlée à sa place.

Quand le comte eut ouï ce conseil, il prit la neuvième lettre et la porta à la reine Héleine, et la lut de bout en bout avec elle, laquelle, en pleurant, lui dit : Voici un dur commandement pour moi ; or, faites ce qui vous est ordonné, je vous pardonne ma mort. Dame, dit le comte, il me faut prendre enseigne de vous, que je garderai, afin qu'il ne dise pas que ce soit une autre, et que je n'ai pas accompli son commandement. Tenez, dit Héleine, voici ce poing où est l'anneau avec lequel le roi m'épousa, et lui dites qu'il lui souvienne du grand amour qu'il me montra quand il me le mit au doigt, et des deux beaux enfans que je lui ai donnés, lesquels il fait mourir innocemment. A ce dont le comte fut courroucé, et se pâma presque de douleur ; mais quand il pensa qu'il fallait que ce fût, il prit cœur, fit venir un agent qui coupa le bras assez près du poing, et parfait le surplus ; mais le commun de Londres était si ému pour la dame secourir, qui si on l'eût menée dehors ils eussent tué le comte. Il fit tenir conseil, et il fut décidé qu'on la garderait jusqu'au point du jour. Il fit garder son palais pendant la nuit, le comte resta auprès d'Héleine, qu'il confortait, et aussi sa nièce Marie, qui surtout voulait se désespérer, disant que si madame mourait, qu'elle-même se tuerait.

ou qu'elle se lancerait au feu avec elle, dont le comte avait plus à faire à la nièce qu'à la reine : tant que Marie se jeta aux pieds de son oncle, disant qu'elle voulait mourir pour sa dame. Nièce, dit le comte, il ne se peut. Dame, dit-elle, je prendrai deux enfans de drapeaux, et les porterai sous mon manteau; par ainsi les deux enfans seront sauvés, et madame aussi. Lors la reine Héleine tomba pâmée sur Marie, on ne savait à laquelle entendre. Marie s'écriant, dit : Oncle, sauvez madame Héleine avant que je meure, car j'en mourrai plus joyeusement. Nièce, dit le comte, puisqu'ainsi est que vous voulez mourir pour madame, il vous faut couper le bras comme à elle, afin qu'on ne puisse demain penser ou dire que ce n'est madame Héleine. Promptement, oncle, dit Marie, faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Lors étendit le bras, et on le lui coupa comme on avait fait à Héleine. (La chronique dit qu'elle ne saigna point et n'en fut point émue.) Lors le comte prit le bras et le serra, et tant qu'il vécut, il ne fut nuit qu'il ne le couchât avec lui, en mémoire de celle qu'il aimait tant. Ensuite le comte prit les deux enfans, lia le bras d'Héleine à côté de l'un, et l'enveloppa d'une pièce de son manteau, qu'il fit couper pour les emmailloter ; les chargea à Héleine en son giron, et lui dit qu'elle vint vers le port où les bateaux étaient. Il vit un bateau en-dehors des autres vaisseaux, et il n'y avait rien dedans. Lors le comte la fit entrer dedans avec ses deux enfans, et lui donna un baril de vin et trois pains. Or s'en va Héleine, qui jamais à Londres n'entrera. Le comte revint au palais, et trouva sa nièce prête ; elle avait contrefait deux enfans de drapeaux. Puis envoya querir le bourreau pour apprêter le feu en une île où nul ne pouvait entrer, sinon en bateau, et lui dit : Dépêche-toi, madame est prête, et passé du jour, je ne veux pas que le commun la voie. Alors il prit sa nièce et la mena couverte, tenant ses deux enfans entre ses bras, tellement que chacun pouvait voir ; il y avait tant de peuple sur la rive de la mer, qu'à peine pouvait-on passer, et disaient tous : Nous ne valons rien de la laisser ainsi mourir, et l'eussent délivrée si le comte n'eût fait venir tant de gens d'armes rangés de toutes parts, tellement que personne n'en pouvait approcher ; hors seulement

le comte de Glocester, qui menait sa nièce Marie, et le bourreau, qui croyait que c'était la reine Héleine, à laquelle il avait coupé le bras; et la dame fut brûlée, dont le peuple menait le deuil; puis le comte s'en revint au palais, et entra dans la chambre où le bras de sa nièce était, et le courut embrasser, en criant hautement et si fort que chacun l'entendait.

La reine Héleine arrive auprès d'une forêt; ses deux enfans lui sont enlevés.

La bonne reine Héleine était en grande peine et danger, laquelle passa la mer et vint en Bretagne, descendit à terre, et vint en un rocher à côté d'une grande forêt, et prit avec elle ses deux enfans, du pain et son baril, et s'assit sur le bord de la mer; et aussitôt qu'elle fut hors du bateau, il s'en retourna à Londres, au lieu où il avait été pris; et Héleine demeura sur le bord de la mer avec ses deux enfans en son giron. Elle leur présenta ses deux mamelles, et mit en leur bouche à chacun la sienne pour les allaiter, puis elle prit un peu de pain, et le mit dans sa bouche, car elle était devenue si faible, qu'elle ne pouvait nullement se soutenir. Lors commença à pleurer pitoyablement, et dit: Vrai Dieu! que ferai-je? quand je pense que ma plus loyale amie m'a retirée de la mort, et l'a reçue pour moi dont je suis bien dolente: car aussi bien puis-je échapper? Or, je suis celle qui n'ai qu'une main de laquelle je me puisse aider; je ne saurais du tout gouverner, ni tenir mes deux petits enfans. Ainsi qu'elle se lamentait, elle s'endormit un peu; et pendant qu'elle dormait, il sortit de la forêt un lion et un loup, lesquels prirent les enfans, et les portèrent un peu avant dans le bois. Il y avait dans cette forêt un bon ermite, lequel était allé dehors de son ermitage, si bien qu'il vit le loup et le lion qui se combattaient ensemble pour avoir les deux enfans; et quand l'ermite les vit, il s'approcha d'eux, mais le loup se sauva et laissa l'enfant: il suivit le lion, lequel se retira dans son terrier. Lors l'ermite prit l'enfant et le porta en son ermitage, puis retourna vers le terrier du lion, lequel avait emporté l'autre, et il resta tant qu'il vit le lion sortir pour aller chercher sa proie en la forêt; et quand il fut éloigné, l'ermite entra dans le terrier, et y trouva l'enfant sain

et sauf ; il l'emporta en son ermitage avec l'autre, il lui mit nom *Lion*, et à son frère qui portait le bras de sa mère lié à son côté, il mit nom *Bras*. Or, Lion et Bras furent avec l'ermite, qu'on nommait *Félix*, qui les nourrit l'espace de seize ans. Lion fut saint Martin de Tours en Tourraine, et Bras, son frère, fut saint Brice, comme vous verrez ci-après.

La reine Héleine à son réveil ne trouve plus ses deux enfans ; elle part et arrive à Nantes en Bretagne.

Nous vous dirons qu'Héleine, à qui les bêtes prirent ses enfans tandis qu'elle dormait en la forêt, quand elle fut éveillée, elle ne les trouva pas. Lors jeta un cri, disant : Vrai Dieu ! qu'est-ce que ceci ? je suis née malheureuse ; car je vois que ma fortune m'est bien contraire. Or, suis-je sûre que nul n'est ici hors les bêtes qui ont dévoré et mangé mes enfans ? Vrai Dieu ! pourquoi m'ont-ils laissée ? Or je ne sais à quoi avoir recours, et tomba pâmée. Lorsqu'elle fut un peu revenue, elle regarda vers la mer, vit des marchands venir, et alla à eux. Quand elle fut dans le navire, elle leur conta l'aventure de ses deux enfans, et comme elle les avait perdus, dont le maître marinier fut le même qui, au bout de seize ans après, passa les deux enfans au même endroit où il prit Héleine. Voici comment : au bout dudit temps, le bon ermite se trouva là avec les deux enfans, lesquels prirent congé de lui, et entrèrent dans le vaisseau pour chercher leurs père et mère ; mais ils eurent bien à courir avant de les trouver, comme vous ouïrez ci-après. Or, tant navigua le bâtiment où était Héleine, qu'il arriva en Bretagne ; là elle descendit, prit congé des mariniers, et s'en alla quêtant l'aumône pour vivre. Elle vint à Nantes en Bretagne, là trouva une hôtesse qui logeait des pauvres gens pour la moitié de la quête qu'ils faisaient, et ne logeait que femmes. Héleine y resta l'espace de seize ans, puis s'en alla.

Le roi Buthor est tué au siége de Rome par le roi Henri.

Or, parlons du roi Henri d'Angleterre, qui était à Rome deux cents ans avant l'incarnation de N. S. Le roi Buthor d'Arménie vint assiéger Rome ; pour lors le pape était saint Clément, lequel sortit en armes, ac-

compagné du roi Henri, père de saint Martin et de saint Brice. Le saint Père fut abattu en la bataille par Buthor: quand Henri le vit à terre, il donna à Buthor tel coup de lance, qu'il lui passa outre le corps, tellement qu'il fut contraint de se retirer de la mêlée: il manda ses médecins, lesquels lui dirent qu'il se recommandât à Mahomet et à ses dieux: ce qu'il fit; mais rien ne lui valut, car en tirant le fer de son corps il mourut, et les païens furent détruis; les Romains et les Anglais eurent victoire. Ce fut là où le roi Henri conquit les armes d'Angleterre à trois léopards que portait le roi Buthor Quand tout fut achevé, Henri demanda congé pour revenir à Londres vers la reine Héleine, que fort désirait de voir, ce que le pape lui accorda, et lui dit: A ce que vous m'avez conté, je crois que vous avez épousé ma nièce, la fille d'Antoine de Constantinople; informez-vous d'elle si elle le connaît, et me le faites savoir. Henri dit qu'il le ferait. Lors partit pour s'en retourner en Angleterre.

Le roi Grambaut, converti par le roi Antoine, embrasse le christianisme.

Revenons au roi Antoine de Constantinople, lequel allait chercher sa fille Héleine, et vint en Bavière, dont était roi Grambaut, qui était Sarrasin, et fut saint depuis: ledit roi avait un palais qu'il faisait nommer *Paradis*, et se nommait Dieu en terre. Il avait fait un homme d'airain près de son siége, dans lequel était un diable qui disait tout ce que le roi voulait savoir. Il avait une fille qu'on nommait *Cloriande*, qui croyait en Dieu, mais elle n'était pas baptisée, et son père la voulait prendre pour femme; pour cet effet il fit savoir à ses gens qu'il voulait se marier, mais qu'il ne voulait point d'autre femme que celle que son dieu d'airain lui donnerait. Lors fit apporter ce dieu d'airain, et lui demanda quelle femme il prendrait. Il répondit: Cloriande ta fille. Et lui dit que c'était ce qu'il demandait. Cloriande ne l'osait refuser, mais elle n'en pensait pas moins, car le lendemain partit de la cité au point du jour, toute seule sur un cheval; et quand elle fut hors, alla à l'hôtel du roi Antoine de Constantinople, qui crut que c'était sa fille Héleine: il pique son cheval,

criant : Vous ne gagnerez rien à fuir ; or, ai-je trouvé ce qu'il y a longtemps que je cherche ? A ces mots elle se retourna. Il vit bien que ce n'était pas elle, et lui demanda qui elle était. Elle lui dit qu'elle était fille du roi Grambaut, et lui conta pourquoi elle s'en allait. Alors le roi Antoine se souvint de sa fille, laquelle s'en était aussi allée pour éviter ce péché, et commença à pleurer. Il lui demanda si elle voulait croire en Dieu ; elle lui dit qu'oui, mais que son père n'y croyait pas. Lors il s'en alla avec Cloriande vers le roi Grambaut, et lui dit : Impie, si tu ne crois en Jésus-Christ, je te tuerai. Aussitôt il tira son épée, et le frappa si rudement qu'il le renversa par terre ; puis frappa sur les autres, en mit à mort une partie, et fit sauter le reste par les fenêtres, si bien que la place fut à lui ; il sorti avec Cloriande et ferma les portes du palais, en priant Dieu dévotement qu'il lui voulût aider.

Lors Antoine vint à l'idole, et la conjura, de par Dieu, tant qu'il fit sortir le diable qui était dedans, en bruyant hideusement ; ce que voyant, le roi Grambaut se convertit, fut baptisé et eut nom *Louis* ; lequel laissa tout et se fit ermite, dont après sa mort fut reconnu pour saint. Cloriande tint le royaume, et n'eut point son nom changé.

Alors Antoine partit, se mit sur la mer, et vint débarquer en Flandre, qui était alors sarrasine ; mais il y avait une abbaye de dames à Ecluse, où Héleine avait demeuré quelque temps, et là le roi vint demander si elles n'avaient point ouï parler d'Héleine. L'abbesse le regarda, lui dit qu'oui, et lui conta comme à son arrivée les cloches sonnèrent toutes seules, et comme elle s'en alla parce que le roi Cantebron la voulait avoir. Lors le roi s'en alla et se mit en mer, jurant que jamais n'arrêterait jusqu'à ce qu'il l'eût vue.

Le roi Henri arrive en Angleterre ; le roi Antoine y arrive un peu après. La reine mère et les faux messagers sont brûlés.

Maintenant nous reviendrons à Henri, roi d'Angleterre, qui revenait de Rome par Boulogne, et de-là envoya un chevalier devant lui pour annoncer sa venue. Lors le chevalier se mit en mer, vint à Londres où il trouva le comte de Glocester, et lui dit que le roi venait, et qu'il se recommandait bien à lui et à Héleine

son épouse. Quand le comte l'entendit, il le regarda, et lui dit : Puisqu'il l'aimait tant, pourquoi me l'a-t-il fait brûler avec ses deux enfans ? Ah, Dieu ! s'écria le chevalier, et lui dit : Meurtrier, qu'est-ce que tu viens de dire ? as-tu fais mourir la meilleure créature qui fût au monde ? or, t'en vas à toujours. Je n'en ferais rien, dit le comte, j'irai au-devant. Et quand le roi le vit, il en eut grande joie, et lui demanda comment se portaient Héleine et Marie, sa nièce. Le comte répondit qu'elles se portaient bien, Dieu merci, et se retourna le cœur serré, mais il n'en fit nullement semblant. Le roi lui dit : Dieu soit loué, car il me tarde bien que je voie ma chère dame et bien-aimée Héleine. Lors vognèrent tant qu'ils vinrent à terre, et montèrent à cheval. En chevauchant vers Londres rencontrèrent la vieille reine, mère d'Henri, qui venait au-devant d'eux, et se jeta aux pieds de son fils, faisant semblant d'être pamée, dont le roi eut grande pitié. Il la salua, disant : Ma mère, faites bonne chère, car nous sommes en bon point, Dieu merci. Elle répondit qu'elle n'avait pas sujet de montrer de joie, surtout depuis que le meurtrier comte avait, disait-elle, fait mourir celle que j'aimais le mieux au monde : c'était Héleine ma fille et ses deux enfans, les plus beaux qui jamais fussent nés de mère. Quand le roi l'ouït, il fut émerveillé, s'écria au comte : A la mort, dit-il. Le comte eut grande peur, alors dit : Ce que j'en ai fait, ça été par votre commandement. Le roi dit qu'il mentait, et qu'il était un traître : il le parait bien, car tu me mandais que c'étaient deux chiens que j'avais engendrés, et c'étaient deux beaux enfans que tu m'as mis à mort. Quand le comte ouït ainsi parler de deux enfans, il vit bien qu'il y avait de la trahison, et s'en voulut excuser. Mais la mère dit : Mon fils, je ne crois pas que tu aimes autant Héleine que tu le dis, car tu devrais prendre vengeance de celui qui a fait mourir ta femme et tes deux enfans. Le roi, plus irrité qu'auparavant, tira son épée pour en frapper le comte ; mais les chevaliers se mirent entre eux deux, et demandèrent au comte comment il avait osé faire cela. Il répondit que le roi le lui avait marqué par neuf paires de lettres scellées de son sceau, apportées par neuf messagers, dont il était prêt à donner preuve devant le roi, qui dit que de ce il

n'était rien, et que s'il le pouvait prouver, il le tenait quitte. Le comte dit qu'oui. Alors ils montèrent tous au palais, menant grand deuil. Là fut le comte en grande tristesse, car la mère s'écriait pourquoi on ne se hâtait pas de le faire mourir; mais elle fut trompée. Aussitôt le comte fit venir tous les neuf messagers devant le roi Henri, pour vérifier le fait. Il vint un messager au palais devant le roi, qui lui dit qu'il y avait un roi et ses gens logés dehors de la cité; lequel était le plus déconforté qu'on pût s'imaginer, et qu'il lui plût de venir s'ébattre où il était. Le roi lui demanda qui il était. Le messager répondit que c'était le roi de Constantinople. Alors le roi dit : S'il est plus triste que moi, il l'est beaucoup. Alors il fit enfermer les messager, puis monta à cheval, et alla le trouver. Il lui demanda d'où il était, et d'où il venait. Le roi Antoine lui répondit qu'il cherchait sa fille Héleine. Henri lui raconta aussitôt son aventure au sujet d'Héleine sa femme, et comme le comte de Glocester l'avait fait mourir et ses deux enfans.

Quand le roi Antoine l'entendit, tout son sang en frémit, et il demanda à Henri qu'elle fille c'était. Il lui répondit qu'il n'en savait rien; mais il lui conta comme il la trouva à la fontaine, comme il l'emmena en son palais; ensuite comme il l'épousa contre le gré de sa mère. Alors Antoine s'écria, disant : Héleine ma fille, Dieu veuille avoir ton âme !

Quand Henri sut qu'Héleine était fille du roi Antoine, il fut plus fâché encore qu'auparavant; il fondait tout en larmes, et ne savait auquel entendre; là fut grand deuil de tous côtés. Quand chacun fut revenu à soi, le comte fit venir les neuf messagers devant le roi, chacun sa lettre en main, ainsi qu'ils les avaient apportées; le roi les lut toutes les neuf, et regarda les sceaux, dont il fut émerveillé. On fit juger les messagers les uns après les autres, pour savoir d'où ils avaient apporté ces lettres. Le messager du pape dit qu'il les avait apportées de Rome. Lors Henri s'écria à haute voix, disant que le pape l'avait trahi; il jura qu'il détruirait Rome, qu'il ferait pendre et étrangler le pape et tous les cardinaux. Ensuite on fit venir les autres messagers, lesquels se parjurèrent tous, hors un, lequel ne savait ce qu'on lui voulait faire, mais que pour sauver son âme il dirait

la vérité. Quand la vieille entendit cela, elle se mit en avant, et dit qu'on avait tort de tant laisser vivre le comte, qu'elle voulait qu'on le dépêchât. Lors le comte s'avança, et dit au roi : Sire, quand vous vous en allâtes, vous me laissâtes en possession de votre royaume, lequel ai et aurai tant que je l'aie rendu ; pour ce je mets la main sur cette femme, comme celui qui a pouvoir de ce faire et de la mettre en prison, tant que je sache qui a fait la trahison. Lors la vieille s'écria à son fils, dont peu lui valut, car le roi commença à douter, et ne s'y opposa point. Antoine fit signe qu'on la mit en prison. Quand elle fut en prison, le messager affirma qu'elle lui avait donné la lettre à la main en la ville de Douvres ; mais que s'il eût su que c'eût été pour faire tel déplaisir à Héleine, qu'il se serait plutôt laissé couper bras et jambes ; mais que puisqu'il avait apporté la mort, lui-même la voulait recevoir et prendre en gré. Alors Antoine dit que le messager du pape et celui qui avait dit la vérité, s'en iraient quittes, et que tous les autres seraient mis à mort. Henri en fut d'accord. Lors Antoine demanda congé à Henri pour parler à sa mère à sa volonté ; et de fait lui parla, et lui dit qu'il voulait se marier. Quand la vieille l'ouït ainsi parler, elle en fut toute réjouie, et dit au roi : Je vous promets qu'avant qu'il soit trois mois, je ferai mourir mon fils, et vous ferai seigneur d'Angleterre.

Quand le roi l'entendit, tout le sang lui frémit, il vit bien qu'elle était mauvaise : mais il fit semblant d'être joyeux : il la prit par le bras, et la mena en la salle où les tables étaient mises pour dîner, et Antoine assit la vieille auprès de lui : quand on eut dîné, chacun s'en alla ébattre, et là devisèrent ensemble tant, qu'elle requit au roi de changer de ceinture, parce que celle du roi lui plaisait mieux que la sienne. Le roi lui dit qu'il le ferait volontiers, et donna sa ceinture à la vieille qui la ceignit pour l'amour de lui ; et le roi ceignit celle de la vieille, avec les joyaux qui étaient attachés après, ainsi que la bourse dans laquelle était le faux sceau ; elle s'en aperçut et lui dit de lui remettre sa bourse, qu'elle lui donnerait les plus beaux joyaux de son coffre ; le roi lui dit qu'il n'en ferait rien, s'il ne savait ce qu'il y avait dedans ; elle répliqua qu'il ne lui

appartenait pas de le savoir, et elle le voulait prendre par sa robe, mais le roi fit un contre-saut, sortit du jardin, et enferma la vieille dedans. Lors regarda en ladite bourse, et trouva le sceau du roi contrefait ; il le porta au roi Henri, qui demanda au comte où était le sceau d'Héleine. Il dit qu'elle l'avait. Je n'en fis cependant faire que trois, dit Henri, et j'en trouve quatre. Par ainsi, dit Antoine, celui de votre mère est faux, et c'est elle qui nous a trahis. Lors la vieille fut mandée, et on lui dit les faits, et que pour sa trahison elle devait être brûlée. Lors s'écria fort, mais rien ne lui valut, car on alla quérir les faux messagers, et on apprêta les bûchers pour les brûler. Alors Henri dit à sa mère qu'elle se hâtât de dire la vérité, car le fait était prouvé contre elle. Alors la mère dit comme elle avait pris le sceau d'Héleine pendant qu'elle dormait sur ses genoux ; et comme elle tua le maître qui l'avait contrefait, et le chapelain qui avait écrit les fausses lettres, puis comme elle les jeta par une fenêtre dans la rivière. Lors Antoine dit qu'elle était mauvaise meurtrière, et qu'elle avait bien mérité la mort. Aussitôt on la mena à l'attache, et fut brûlée avec les sept faux messagers. Quand cela fut fait, les seigneurs revinrent au palais en grande tristesse. Alors Henri demanda au comte s'il n'était rien resté d'Héleine. Oui, dit le comte, avant de la faire brûler, je lui fis couper le bras, pour vous faire voir les enseignes sûres que j'ai obéi à votre commandement. Le roi dit : Ce fut un pieux commandement ; or, apportez ce bras. Le comte l'alla quérir, et lui apporta celui de sa nièce Marie. Aussitôt Antoine le prit et le regarda, en disant : Ce bras n'est point de ma fille ; or. vois-je bien qu'elle n'est pas morte ainsi je veux l'aller chercher. Henri dit : Dieu veuille alléger vos douleurs, et ait l'âme de celle qui sans cause est morte. Hélas ! dit le comte, je le dois mieux dire que nul autre. Alors il se prit fort à pleurer, et se pâma de tristesse. Henri lui dit : Ne vous chagrinez point, car nous vous tenons pour quitte et excusé du fait. Puis le comte dit : Je suis celui qui ai sujet de pleurer plus que personne au monde, et vous d'être tous bien joyeux. Pourquoi ? dit Henri. Hélas! dit le comte ; or il est temps que je le dise : Sachez que madame Héleine n'est pas morte, s'il plaît à Dieu, ni vos enfans ; je les mis dans un bateau sur mer ;

le bras que je lui fis couper, je l'ai lié au côté de l'un de vos enfans, et leur ai mis dans le bateau du pain et du vin, les recommandant en la grâce de Dieu, et je ne sais où ils arrivèrent.. Or, je vais vous dire pourquoi je dois pleurer. Marie de Glocester, qui aimait Héleine sur toutes les autres, vient à elle, et lui dit: Puisqu'ainsi qu'il vous faut recevoir la mort, pour cette cause, moi-même je la veux recevoir pour vous, et la prendrai en gré; car je sais bien que si vous mouriez, la grande punition pourrait retomber sur certains peuples; au lieu que si c'est moi, il n'en peut résulter aucun mal: il vaut mieux que je meure, que d'en laisser mourir cent: d'ailleurs, vous n'avez point mérité la mort. Mais, dit Héleine, ni vous non plus; mais, au plaisir de Dieu, j'obéirai à monseigneur, et Dieu aura merci de moi, s'il lui plaît. Quand j'ouïs ceci, j'en eus grand'pitié, tellement que je demandai à Marie si elle voulait tenir ce qu'elle avait promis: elle dit qu'oui. Alors il fallut lui couper un bras comme à madame Héleine, afin qu'on pensât plus sûrement que ce fût elle; puis la menai brûler au point du jour, comme si c'eût été Héleine, et deux petits enfans, contrefaits de drapeaux emmaillottés, furent aussi brûlés, dont j'ai le cœur bien pénétré de douleur; mais je le fis pour sauver votre femme et vos deux enfans. Quand les deux rois l'eurent entendu, ils furent très-satisfaits, et le roi d'Angleterre dit au comte: Pour récompense de ton bon et loyal service, je te donne à toi et à tes hoirs, sans que mon successeur en puisse faire tort après moi, la septième partie de l'Angleterre, et de tout le royaume ce qui passera six ou sept, tu pourras dire: Je suis seigneur de ceci: et avec ce, je te laisse la possession de mon royaume à garder, comme tu as fait ci-devant, à présent, et jusquà mon retour: car je promets à Dieu que jamais ne reviendrai en Angletterre, tant que je n'aurai ma femme Héleine et mes deux enfans; et Antoine jura que jamais ne le quitterait tant qu'ils les eussent trouvés. Et le roi Amauri d'Ecosse alla avec eux, lequel se fit baptiser et fut fort joyeux, comme vous entendrez ci-après.

Les deux enfans se séparent de l'Ermite; ils vont en Bavière, à Londres, à Boulogne, et à Amiens où ils reçoivent le Baptême. Ils quittent cette dernière ville pour aller à Tours en Touraine.

Nous reviendrons aux enfans qui sont ès-déserts avec l'ermite qui les a nourris l'espace de seize ans ou environ : celui qui avait le bras de sa mère lié à son côté, il l'appelait *Bras*, et celui que le lion avait emporté, il l'appelait *Lion*, lequel vivait de volailles, cerfs, biches et autres bêtes qu'il prenait, et couchait à terre sans lit. Bras ne mangeait que des herbes et des racines comme faisait l'ermite, et pour sa faible nourriture ne pouvait coucher durement comme Lion son frère, et ce néanmoins il ne couchait que sur des feuilles. L'ermite qui les nourrit fut Félix. Il arriva un jour que le prud'homme Félix allait promener avec les deux enfans en un bois, tant qu'ils vinrent assez près de la mer. Voici, dit-il, le lieu où je vous trouvai entre les bêtes, et vous sauvai de mort. Comment, dit Lion, sommes-nous trouvés ? n'êtes-vous pas notre père ? L'ermite dit non. Alors les deux frères voulurent savoir d'où ils étaient, et qui était leur mère. L'ermite dit : Je vous trouvai entre un lion et un loup, lesquels se combattaient ensemble pour vous avoir, et quand j'approchai le lion vous prit et vous emporta ; après j'approchai du loup, et quand il me vit laissa votre frère, lequel avait un bras lié à son côté ; et pour ce, je l'ai toujours appelé Bras ; et vous que le lion emporta, je le poursuivis, et le vis entrer en son terrier. Lors je portai Bras en mon ermitage ; puis retournai vers le terrier du lion, et restai tant que je le vis sortir pour aller quérir sa proie ; et quand il fut éloigné j'entrai en son terrier, où je vous trouvai sain et sauf ; je vous portai en mon ermitage avec votre frère, et depuis je vous ai toujours appelé Lion, et vous ai nourris et élevés de ce que j'ai pu. Alors les deux enfans dirent que puisqu'il n'était pas leur père, ils s'en voulaient aller pour le trouver. Le bon ermite fut fâché de ce qu'il avait dit ; et ainsi qu'ils causaient, vint un marinier naviguant sur la mer (c'était le même qui trouva sur mer la reine Héleine, quand elle perdit ses deux enfans lorsqu'elle dormait).

Le marinier dit : Il y a environ seize ans que je vis une dame en cette place qui était bien dolente, encore vois-je là ses deux enfans, mettons nos bateaux à bord, ce qu'ils firent. Incontinent l'ermite vint à eux, leur demanda au nom de Dieu où ils allaient, et de quelle part ils tiraient; ils dirent qu'il y avait environ seize ans qu'ils trouvèrent une dame en cette place qui n'avait qu'une main, était très-déconfortée pour ses deux enfans qu'elle avait perdus, et qu'on avait, dit-elle, pris à côté d'elle pendant qu'elle dormait, et ne sentit comme on les lui ôta, et avait pensé que les bêtes les avaient dévorés ; je la mis en mon bateau pour l'amour de Dieu et pour la grande pitié qu'elle me faisait; lors nous arrivâmes en Bretagne, où elle prit congé de nous. Lion et Bras dirent que c'était leur mère. Il nous la faut chercher ; mariniers, veuillez nous passer outre mer où il plaira à Dieu que nous arrivions : et les mariniers répondirent qu'ils le feraient volontiers.

Alors les deux enfans prirent congé du bon ermite, et Bras cueillit des herbes et des racines un grand faix pour lui manger, ainsi qu'il avait accoutumé avec l'ermite; mais Lion n'en voulut point, car il aimait la chair. Puis ils se mirent en mer, et tant naviguèrent qu'ils vinrent en Allemagne ; et quand ils furent arrivés sur terre, le marinier les vêtit et chaussa, que point on ne les avait appris, leur donna de l'or et de l'argent pour eux vivre, et leur montra comme on faisait. Les deux enfans prirent congé du marinier, et s'en allèrent par l'Allemagne et vinrent en Bavière ; ils s'en allèrent vers le palais où était la reine Cloriande, qui était appuyée aux fenêtres; elle regarda en bas et vit ces deux enfans si beaux qu'elle y prenait plaisir. Alors la reine s'en alla dîner et se souvint des enfans qui étaient dehors, et commanda qu'on fit entrer ces enfans, car je leur veux demander de quel pays ils sont. Le messager vint leur dire que la reine les demandait ; mais Bras dit qu'il n'irait point qu'on n'eût dîné ; Lion le prit par la main, et dit qu'ils y devaient aller, car les tables étaient mises.

Lors Lion et Bras montèrent au palais et se présentèrent devant la reine Cloriande, qui leur demanda d'où ils étaient et d'où ils venaient. Ils lui dirent qu'ils

cherchaient leur père et mère. Enfans, dit-elle, je vous prie de demeurer avec moi. Dame, dit Lion, nous le ferons volontiers. La dame dit : Vous me paraissez être issus de bonne maison, et lui demanda comme il avait nom. Dame, dit-il, j'ai nom Lion. Lion, dit-elle, je vous fais mon dépensier. Mon enfant, dit-elle à Bras, comment est votre nom ? Dame, dit-il, on m'appelle Bras. Elle lui dit : Vous viendrez tous les jours avec moi à l'église, et servirez Dieu ; car je vois bien que c'est votre état. Bras dit : Je ferai ce qu'il vous plaira. Là restèrent un espace de temps ; mais il leur convint de partir, car le comte de Glocester manda à la reine Cloriande qu'il la voulait avoir en mariage ; mais elle n'y voulut consentir. Lors le comte fit assembler son armée, et fit assiéger la Bavière. La reine se défendit long-temps ; mais le comte y fut tant qu'il affama la ville, dont les pauvres gens eurent grande nécessité. Quand Lion vit cela il fit savoir aux pauvres gens qu'ils vinssent à la cour, et qu'il leur ferait du bien ; et avant qu'on vînt à table. Lion donna aux pauvres, pain, vin, rôti et tout ce qui était apprêté pour le dîner, dont les cuisiniers se courroucèrent fort et conspirèrent contre lui.

Il en vint un, qui était cuisinier de la reine, lequel ne croyait en Dieu, il dit à Lion qu'il voulait réduire sa maîtresse en pauvreté, et qu'on ne devait donner pour Dieu que le menu-relief, et que Dieu était assez riche. Mais Lion dit que Dieu en rendrait deux fois autant. Qu'ai-je à faire de ton Dieu ? dit le payen, je ne croirai en lui non plus qu'à un chien. Quand Lion ouït ces paroles, il tira son couteau et l'en frappa par le côté. Il courut vers la dame en criant, et lui dit que si elle le gardait long-temps, qu'elle en serait marrie, et qu'il voulait affamer la cité, et qu'il l'avait trahie, et pour ce faisait-il tels dégats des biens de la cour, qu'il les avait donnés aux habitans de la ville, et qu'elle, ni toute sa cour, n'avait rien à dîner.

Alors la reine fut dolente ; elle manda Bras, et lui dit que son frère voulait trahir la ville en affamant la cour, dont si ce n'était pour l'amour de vous je le ferais mourir à cette heure. Dès à présent je vous bannis de ma cour tous deux, et qu'incontinent vous sortiez de la ville, ou je vous ferai mourir. Elle les fit mener au

comte de Glocester, dont Lion fut dolent quand il l'entendit : mais il ne s'en osa excuser. Alors le payen mena les deux enfans hors de la ville avec huit autres, mais ils n'allèrent pas loin que le payen voulut frapper Lion ; mais il tira son couteau, duquel il le tua ; ils se défendirent contre les sept autres, tant qu'il vint un chevalier anglais, marchant droit à eux. Bras s'écria, disant : Venez nous aider contre ces mauvais Allemands ; puis mena les deux enfans au comte de Glocester, lequel leur demanda qui ils étaient ; ils lui dirent ce qu'ils en savaient. Alors il demanda à Bras ce que c'était qu'il portait en son sac, il lui dit que c'était un bras, et il lui demanda d'où il venait. Bras lui dit qu'il n'en savait rien. Lors le comte se souvint d'Héleine ; mais il ne savait que penser. Or, dirons que la reine Cloriande était fort inquiète pour ses gens qui n'avaient rien à manger : tandis qu'elle y pensait, il vint un des cuisiniers qui dit que chacun allât s'asseoir à table, et que toutes les broches étaient garnies de rôtis, qu'il y avait des biens en la cuisine deux fois plus que Lion n'en avait donnés. Quand la reine ouït ces paroles, elle fut fort surprise, en remercia Dieu dévotement, et vit bien qu'elle avait chassé mal-à-propos Lion et son frère, et dit que si elle avait jamais Lion qu'elle le ferait roi. Et depuis les vivres furent extrêmement rares parmi la cité, dont les pauvres gens regrettaient fort Lion, pleurant tendrement, disaient-ils, lui qui nous était si bon aumônier. Lors il convint à la dame de rendre la cité, et s'accorda avec le comte. Il les mena à Londres pour faire les noces ; la dame reconnut là les deux enfans, leur fit de beaux présens, et pria le comte qu'il les aimât : ce n'était pas sans cause, car ils étaient les droits héritiers du pays.

Les deux enfans restèrent à Londres l'espace de six mois, puis s'en allèrent pour cause que Cloriande prit Lion en amitié, et le mena secrètement en sa chambre ; Lion y alla, et la dame lui dit : Bel enfant, je vous trouve si gracieux et si aimable, que je vous veux pour ami. Quand Lion l'entendit, il fit semblant d'en être bien joyeux ; mais la même nuit Lion prit congé du comte, en disant : Sire, nous vous avons servi : or, nous est nécessaire de partir, car nous avons besoin d'aller en une autre terre ; nous vous prions de nous

donner congé. Le comte dit : A votre commandement, et leur fit donner or et argent, et donna à Lion un beau et riche manteau; et le lendemain matin Lion se leva et s'en alla porter aux pauvres de Londres tout l'or et l'argent que le comte lui avait donnés, et n'en garda maille ni denier. Alors ils partirent de Londres, Lion allait à cheval, et Bras allait à pied; ils vinrent au port où ils trouvèrent un bateau, ils entrèrent dedans et voguèrent tant qu'ils vinrent à Boulogne; là il y avait guerre, car le comte de Flandre, qu'on nommait *Athenor*, assiégeait la cité de Boulogne. Dans ce temps le châtelain dudit Boulogne avait livré bataille en mer à l'engeance sarrasine. Par un vendredi, Lion alla s'offrir au châtelain, lequel le fit chevalier, et Bras aussi, lesquels vinrent à l'encontre d'Athenor, et d'un coup l'abbattirent à terre, et Lion dit : Faux méchant, prétends-tu nous détruire ? Lors il haussa son épée, et en frappa le turc de telle force qu'il lui coupa le bras dont il tenait son écu, et perdit tant de sang qu'il en mourut. Lion fut aussitôt attaqué de tous côtés, et Bras son frère se défendait vaillamment, ainsi que tous les chrétiens; ils firent tant qu'ils vinrent, reprirent le châtelain que les Turcs emmenaient, dont Lion eut telle joie qu'il se mit si avant dans la mêlée, qu'il vint au maître-étendard et le tua. Après la victoire remportée, les enfans vinrent à Amiens. Dans ce même temps l'évêque de ladite ville était malade, et l'archevêque de Tours en Touraine l'était venu voir; les enfans l'ouïrent dire et y allèrent, et prièrent l'archevêque de les vouloir baptiser. Il leur demanda d'où ils étaient, ils lui répondirent qu'ils n'en savaient rien. Alors il demanda à Bras : Qu'est-ce que c'est que ce bras ? et ils lui contèrent toute leur aventure, dont il fut émerveillé : Bras eut nom *Brice*, et l'archevêque nomma Lion, à qui il donna son nom qui était *Martin*.

Là demeurèrent avec leur parrain tant que l'évêque fut en bon point. Lors l'archevêque partit d'Amiens pour retourner à Tours; il fit Brice son secrétaire, et Martin son boutillier, lequel donnait tous les jours beaucoup pour Dieu, dont le menu peuple priait Dieu pour lui. Brice allait avec l'archevêque à l'église prier Dieu.

Héleine part de Nantes, et vient demeurer à Tours.

La noble reine Héleine, qui était en grande pauvreté, allait à Nantes, demandant l'aumône, et s'en alla à cause que c'étaient des sarrasins, et demanda à son hôtesse en quel lieu on croyait en Dieu. Elle lui dit qu'à Tours en Touraine ils tenaient la loi de Jésus-Christ, et Héleine y alla.

Or, Héleine arriva à Tours, et cherchait un endroit où on logeait des pauvres pour l'amour de Dieu; il y avait coquins et gens de plusieurs lieux; elle demanda logis pour Dieu, et on lui octroya. Lors un de ces vagabonds, pour ce qu'elle lui parut belle, dit que cette nuit elle coucherait avec lui. Héleine fut fâchée, et dit que non. Mais il lui dit que son refus ne servait de rien, qu'il la connaissait bien, et qu'il l'avait vue ailleurs. A ces mots, elle commença à pleurer, et dit en soi-même : Vrai Dieu, voici la pauvre infortunée reine en grand danger. Lors se retira vers l'hôtesse qui en eut pitié, et la mena coucher avec elle; le lendemain elle lui dit d'aller à la cour, et que l'aumônier donnait de l'argent aux pauvres, et Héleine y alla. Quand ce vint au dîner, elle alla vers le palais où il y avait grande quantité de pauvres auxquels Martin donnait l'aumône; mais Héleine était honteuse et se mettait derrière les autres. Brice, qui était appuyé aux fenêtres, vit la dame qui n'avait qu'une main, il se souvint de sa mère, il vint à son frère et lui dit : Frère voyez là cette femme qui est toute derrière, elle n'a qu'une main, il semble qu'il n'y a pas long-temps qu'elle ait appris de ce faire; ainsi je vous prie qu'en mémoire de notre mère, qui n'a qu'une main, vous lui donniez de l'argent, et Martin dit qu'il le ferait. Lors il interrogea la dame et lui demanda d'où elle était? Elle lui répondit qu'elle n'était pas de loin et ne dit plus rien. Martin en la regardant, tout le sang lui tressaillit, mais il n'en savait pas la cause ; il lui dit de venir tous les jours, et qu'elle aurait double aumôme au nom de Dieu. Elle l'en remercia, et vint comme il lui avait commandé.

Antoine, Henri et Amauri, après avoir conquis Bordeaux, vont à Tours; les deux enfans sont reconnus.

Nous reviendrons à Antoine, Henri et Amauri d'Écosse, qui étaient partis d'Angleterre pour chercher Héleine, et qui vinrent à Bordeaux sur Gironde, pays sarrasin, dont le roi Roboastres en était seigneur. Ils l'assiégèrent, et mirent les tentes devant Bordeaux; puis Henri demanda à ses gens qui d'entr'eux voulait aller proposer la bataille au roi Roboastres; mais nul n'osa l'entreprendre, sinon le roi d'Écosse qui y alla, et dit à Roboastres que le roi Henri lui mandait qu'il reniât son Dieu et sa loi, ou qu'il aurait bataille. Lors dit Roboastres: Combien sont-ils de combattans? Amauri dit: Quarante mille. Et Roboastres dit qu'il opposerait bien autant; et Amauri lui accorda, puis s'en alla au camp avec dix chevaliers qu'il avait amenés avec lui; mais Roboastres le fit conduire par trente de ses gens, qui croyaient tuer les nôtres avant qu'ils fussent aux tentes. Quand Roboastres sut que ses gens avaient ce fait, il en fut dolent, et dit que les chrétiens le tiendraient pour traître; il les fit prendre et les envoya à Henri, pour en faire telle justice qu'il lui plairait. Mais Henri les renvoya à Roboastres, disant qu'il ne lui en savait point mauvais gré, parce qu'il s'était loyalement acquitté; lors les trente furent ramenés. Quand Roboastres les vit, il jura qu'il en ferait justice, et fit dresser un échafaud sur les créneaux, qui étaient si hauts que les chrétiens pouvaient les voir, et là eurent la tête tranchée. Le lendemain commença la bataille de part et d'autre; et pendant qu'on bataillait, le roi Amauri sortit du bois avec ses gens, vinrent à la porte de la cité, tuèrent les gardes et se rendirent maîtres de la place, puis mirent la bannière d'Angleterre sur les murs. Incontinent les nouvelles vinrent à l'armée des payens. Quand Roboastres le sut, il fit sonner la retraite pour venir vers la ville; mais nos gens les suivaient de si près qu'ils ne savaient où fuir, car la ville était fermée pour eux. Ils se rendirent, et dirent qu'ils voulaient croire en Dieu, et que leur foi ne valait rien.

Alors ils entrèrent en la cité, et le roi Roboastres se fit baptiser avec plusieurs de ses gens, et pour ce qu'il

avait tué des chrétiens, et qu'il avait tant coûté avant qu'on le pût avoir, on lui mit nom *Constant*.

Quand tout fut fait, nos gens s'en voulurent aller, mais le roi Constant jura qu'il irait avec eux. Alors s'en allèrent à Tours en Touraine. Quand l'évêque sut qu'ils venaient, il alla au-devant d'eux avec ses gens; Brice et Martin furent aussi au-devant de leurs pères, c'est-à-dire, Antoine et Henri, mais ils n'en savaient rien, et aussi leurs pères ne les connaissaient point, et allèrent bien une lieue au-devant des princes.

Lors firent les uns aux autres grande révérence. L'évêque leur demanda d'où ils venaient; et Henri lui conta toute leur aventure, et comme ils cherchaient Héleine et ses deux enfans, et s'il n'en avait point ouï parler. L'évêque dit que non. Ce fut là où Héleine vit son père, et son mari et ses deux enfans. Hélas, dit-elle, je dois être en grand souci quand je vois deux rois, dont l'un est mon père et l'autre mon mari, qui me cherchent pour me faire brûler : en disant cela elle tomba pâmée; mais on crut que c'était de la presse, on la releva, puis s'en retourna doucement en son hôtel et se coucha sur son lit. Lors les princes vinrent à la cour, menant grande joie, puis on les fit asseoir à table pour dîner; mais Martin qui trouva tout prêt à la cuisine, vint à la porte, et distribua toutes les viandes aux pauvres. Héleine n'y fut pas, de crainte qu'on ne la connût, disant qu'elle était malade, dont son hôtesse la voulut mettre dehors pour ce qu'elle n'allait pas quérir l'aumône, et dit que ce n'était pas pour rien qu'elle avait le poing coupé, et qu'elle avait peur d'être reconnue; et Héleine répondit doucement que non, que c'était parce qu'elle était malade qu'elle n'y pouvait aller. Alors les gens de la cour virent grande merveille, et vinrent en criant à Martin : Vous nous déshonorez bien, car vous nous avez tous dînés; que diront monseigneur et les princes? Martin dit qu'il y avait assez; mais il ne leur suffisait : il y en eut un qui courut à l'évêque, et lui dit : Monseigneur, Martin vous fera aujourd'hui telle honte et déshonneur, que jamais ne saurez recouvrer; car les gueux et coquins de la ville ont toutes les viandes qu'on devait donner aux princes, et n'en est demeuré un seul morceau. L'évêque fut ébahi, et fit venir

Martin, et lui demanda si c'était sa manière de servir les mendians avant son maître. Oui, monsieur, dit Martin, car Dieu est plus riche et plus grand que tous ceux de votre cour, et pour cela il doit être servi le premier; et vous ne donnez aux pauvres que les reliefs que vous ne pouvez manger, ce qui doit être pour les chiens, cela est désagréable à Dieu. L'évêque fut étonné et ne sut que dire, sinon que, si ce n'était pour les seigneurs qui sont venus ici, je n'en dirais rien. Alors vint un valet de cuisine courant, qui dit à l'évêque : Monseigneur, faites asseoir vos gens, car les broches sont si pleines, et il y a tant de biens en la cuisine qu'on ne sait où mettre le pied.

Quand le prélat l'ouït, il regarda Martin, commença à pleurer, louant Dieu dévotement, et lui dit : Tu me sers, je devrais te servir. Alors Martin alla vers Brice pour lui dire de faire asseoir les seigneurs. Mais Henri avait toujours l'œil sur les deux enfans. Alors Antoine demanda à l'évêque qui étaient ces deux jeunes jouvenceaux qui servaient à table : et l'évêque lui conta ce qu'il en savait. Lors Henri demanda ce que c'était en ce coussinet que Brice portait à son côté. L'évêque lui dit que c'était une main. Hélas! où l'a-t-il prise, dit le roi? je ne sais, dit l'évêque, mais il l'a portée de son vivant. Alors le roi changea de couleur, il appela Brice, et lui demanda : Mon enfant (il ne croyait pas si bien dire), quelle chose portez-vous en ce coussin? Monseigneur, dit Brice, il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Mon fils, dit Henri, veuillez me le montrer, et l'évêque l'en pria aussi; mais il n'en voulut rien faire, qu'à condition qu'on lui rendrait. Chacun jura qu'oui. Lors prit le bras de sa mère Héleine, et le développa d'une pièce de drap du manteau d'Héleine, que le comte de Glocester fit couper pour lui envelopper. Aussitôt que le roi Antoine vit le drap, il s'écria à haute voix : Voici ce que nous cherchons; voici le vêtement de ma fille. Henri prit le bras, et reconnut l'anneau dont il épousa Héleine. Lors dit : Voici la main de mamie Héleine, puis dit à l'enfant : Tu es mon fils, et je suis celui qui t'engendrai. Brice appela Martin, et lui dit : Frère, voici notre père, réjouissons-nous. Les deux enfans allèrent embrasser leur père, et menèrent grande joie; mais eurent grande pitié pour leur mère qui n'y était

pas. Hélas ! Héleine n'était pas loin, mais elle croyait qu'on la cherchait pour la faire mourir, dont elle s'en alla, et douze ans se passèrent encore avant qu'on la trouvât. Alors Brice pria qu'on lui dît d'où venait ce bras. — Son père lui conta tout le fait de sa mère et du comte, comme il lui fit couper le bras, des faux messagers, et comme la nièce du comte fut brûlée pour sauver leur mère, ainsi que du bateau où ils furent mis. Quand Brice eut ouï, il jura que jamais n'arrêterait qu'il n'eût pris vengeance du comte qui avait chassé sa mère hors de sa terre. Et Henri lui dit : Le comte n'a point de tort, car il l'a fait par trahison de ma mère. Peu m'importe, dit Brice : avant de croire telle chose, il devait lui-même aller à Rome pour savoir la vérité, et jamais n'arrêterai tant que j'aie été à Londres pour m'en venger. Lors Henri se courrouça, et dit que le comte était loyal, et qu'il n'entendait pas qu'on lui fît aucun tort. Brice lui promit, mais ce fut à grande peine. Puis Henri écrivit une lettre et la donna à son fils, en lui disant : Mon fils, quand tu voudras aller à Londres, salue le comte, et lui donne cette lettre ; voici aussi trois sceaux, dont l'un est le mien, l'autre est à ta mère et le tiers est contrefait, dont la trahison a été faite ; tu lui diras qu'il les fasse fondre, qu'il en fasse un crucifix, et le mette en l'église pour l'honneur de Dieu, le priant qu'il veuille préserver ta mère, telle part où elle puisse être, et nous menerons ton frère avec nous.

Brice part pour l'Angleterre ; il fait fondre un crucifix avec les trois sceaux. Miracle du crucifix.

Or parlons de Brice qui voulait aller en Angleterre ; mais l'évêque ne lui voulut donner congé s'il ne laissait le bras qu'il portait. Quand Brice vit cela, il laissa le bras, se mit en mer, et vint à Londres où il trouva le comte et Cloriande sa femme, la quelle lui fit grande chère, et lui demanda comme se portait Lion. Il dit : Bien, grâce à Dieu, et qu'ils étaient baptisés, qu'il avait nom Brice, et son frère Martin ne savait où elle était. Ce qui lui fit dire : Si ce n'était le serment que j'ai fait, celui qui chassa notre mère de son pays le payerait cher. Quand il l'ouït, il se lèva et demanda qui il était pour le menacer ainsi. Alors Brice lui donna les lettres scellées du sceau de son père. Quand le comte vit le sceau, ne

s'y fia pas, il ouvrit les lettres et les lut; après qu'il en eût fait la lecture, il cria à ses gens : Rendons honneur à cet enfant, car il est l'héritier d'Angleterre, et lui cria merci de ce qu'il avait fait à sa mère. Brice le prit par la main et lui pardonna; puis prit les trois sceaux et les donna au comte pour les fondre et en faire un crucifix, et le placer en l'église, ainsi que le roi l'ordonnait. Le comte fit venir un orfèvre, pour les fondre; mais le faux sceau de la mère ne voulut fondre, et il convint le mettre hors. On y mit d'autre argent en place pour accroître, mais le métal se fondait de lui-même; et par la grâce de Dieu, les deux sceaux se multiplièrent tellement, qu'on en fit un crucifix de grandeur naturelle, lequel fit depuis un beau miracle : car il parla à un jeune homme qui s'était fiancé avec une fille devant ledit crucifix, et après en avoir fait à sa volonté, il n'en voulut plus, et jura devant le même crucifix que jamais ne l'avait fiancée. Alors parla le crucifix qui avait le visage sur la droite, et retourna à sa fenêtre.

Or dirons du comte de Glocester, qui voulait donner le royaume d'Angleterre à Brice, comme le droit héritier; mais il ne voulut accepter, disant qu'il voulait retourner vers son frère; et le comte dit qu'il irait avec lui voir Martin. Ils vinrent ensemble à Tours; alors le comte reconnut le bras, qui était aussi frais que le jour qu'on l'avait coupé.

Siége de Jérusalem. - Le Roi Constant est fait prisonnier; il est délivré par S. Georges.

Maintenant parlons des rois qui vont à Jérusalem. Le roi d'icelle, nommé *Ardembourch*, avait une belle fille, âgée d'environ seize ans, laquelle avait nom *Plaisance* et croyait en Dieu, mais elle n'était pas baptisée, et était mariée au roi Priam qui était seigneur d'Escalogne, assez près de Jérusalem. Il arriva que le roi Constant alla se promener par-delà l'armée, et fut trop avant pour lui; car il fut rencontré du roi Priam qui chevauchait sur la frontière avec un grand nombre de Sarrasins, qui coururent sur le roi Constant, le prirent et le menèrent à Escalogne, dont nos gens furent dolens quand ils le surent.

Priam retourna à Escalogne, menant grande joie et dit à sa femme : Dame, j'ai pris un chrétien, plût à Mahomet que votre père le tint! Sire, dit Plaisance, il

l'aura toujours bien, nous le garderons. Dame, dit-il, faites-le emprisonner, et prenez-y bien garde, car c'est un roi chrétien. Sire, dit-elle, ne vous souciez, il sera bien gardé. Lors elle fit mener Constant en prison, dont elle gardait les clefs, et le plutôt qu'elle put, alla lui parler, et s'informa de la loi de Dieu, lui disant qu'elle voulait se faire baptiser. Constant lui dit : si vous me voulez aider à sortir d'ici, je vous ferai baptiser. Elle lui dit qu'elle y penserait ; puis s'en alla, et depuis fort souvent elle l'amenait dîner en sa chambre, pour parler de Dieu ensemble. Dans leurs conversations elle demanda à Constant s'il était marié ; il lui dit que non. Elle lui dit qu'elle savait une femme pour lui et qu'elle le prendrait pour mari : j'aime bien ton Dieu et toi. Ah! madame, dit-il, je suis à votre merci ; et se leva et l'embrassa ; là eut parfaite amitié d'elle, et furent cinq ou six jours ensemble en grande joie, si bien qu'il eut élargissement, mais ce ne fut pas pour long-temps ; car un des chambellans du roi, nommé *Mardoch*, s'en aperçut. Un jour que Priam devait sortir, à peine était-il dehors qu'il courut après et dit au roi : Sire, vous êtes bien abusé, car madame a fait entrer le chrétien avec elle dans sa chambre. Quand Priam l'ouït, il s'en retourna tout court, et dit à ses gens de l'attendre un peu. Alors entra dans la ville avec Mardoch, fit raser sa barbe, se vêtit en habit de femme, prit une épée dessous sa robe, heurta à la porte de la chambre où Plaisance était avec Constant, étant dans les bras l'un de l'autre : ils s'enfuirent tout affrayés, car ils connurent bien à la façon d'heurter que c'était le roi ; la dame vint ouvrir la porte et fit comme si elle ne le connaissait pas, et lui dit : Que voulez-vous ? ce n'est pas là la manière de frapper à ma porte. Lors le roi entra dedans, et dit : Parle-moi, où est ce drôle que tu as ici enclos ? la dame dit : Je n'en ai point. Tu mens, dit le roi. Il leva la courtine et trouva le roi Constant : il haussa son épée pour le frapper, mais la courtine para le coup.

Aussitôt Constant sauta sur lui et le tua ; puis lui et Plaisance le jetèrent par la fenêtre en la rivière, puis se consultèrent comme ils feraient. Alors Plaisance s'en alla, et ne se revirent ni l'un ni l'autre de douze ans. Or, Constant demeura tout seul. Mardoch entra dans la

chambre : quand il vit le roi Constant, il s'écria à ses gens; et Constant se mit en défense par telle vertu qu'il en tua trois; mais il fut enclos de telle sorte que ses efforts furent inutiles.

Alors saint Georges le vint secourir, et là furent tués tous les payens; et saint Georges mena le roi Constant hors d'Escalogne, et le conduisit près de Jérusalem, puis disparut. Et Constant revint aux tentes devant Jérusalem, où il fut bien reçu de tous et lui témoignèrent grande joie ; puis leur conta ses aventures, dont chacun remercia Dieu.

La reine Plaisance arrive à Rome; on lui enlève son fils. Elle va demeurer à Gratz.

Parlons maintenant de Plaisance, qui s'en alla d'Escalogne ; comme elle pensait que le roi Constant fût mort, elle n'osa s'en retourner, et se mit en mer, fut trouver le pape pour qu'il la baptisât, puis la femme d'un sénateur, nommé *Jaceram*, la retira en sa maison, où elle eut un enfant mâle, dont ledit Jaceram fut le parrain ; il l'aimait fort pour sa grande beauté, et ne savait comment s'y prendre pour l'avoir à son plaisir. Il pensa qu'il l'aurait pour femme en empoisonnant la sienne ; ce qu'il fit, dont elle mourut ; mais on crut que c'était de sa belle mort. Puis vint une nuit en la chambre où Plaisance était avec sa nourrice, enleva l'enfant, et donna ordre à un valet de le porter en la forêt et de lui en apporter le cœur, lui promettant de lui donner autant d'or fin. Quand le valet l'ouït, il dit qu'il le ferait volontiers. Alors le valet prit l'enfant et le porta bien avant dans la forêt ; mais avant qu'il fût au lieu où il devait aller, il rencontra des voleurs et brigands qui le tuèrent. Il était vêtu d'un Jaceram qu'ils lui dévêtirent, et lui prirent trente florins qu'il avait sur lui, puis se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient de l'enfant : l'un dit qu'on le laisserait là, l'autre dit : Je ne veux pas, je l'envelopperai dans ce Jaceram, de peur que les bêtes ne lui fassent mal. Or, laissèrent l'enfant et entrèrent dans le bois pour partager le butin. Mais celui qui avait les florins, les voulait celer ; ils furent trouvés sur lui, dont s'il n'eût été le neveu de leur chef, ils l'eussent tué ; mais seulement fut mis

en prison, et ce fut par lui que le roi Constant sut depuis comme ledit enfant fut délaissé au bois; car il fut par la suite pris et mis en prison avec celui qui voulait céler les florins. Et Plaisance s'en alla de Rome et vint demeurer à Gratz.

Clovis, roi de France, trouve l'enfant au milieu de la forêt. Ayant promis à Dieu de se faire chrétien, un ange lui apporta l'écu d'azur à trois fleurs de lis d'or. Défaite du roi Heurtaut.

FAUT parler maintenant de Clovis, roi de France, que pour lors on appelait *Gaule*, en ce temps était sarrasine, et ledit Clovis vint en Lombardie, et assiégea Gratz, qu'on nommait *Plaisance*, dont un nommé *Heurtaut* en était roi. Clovis, approchant vers Rome, passa vers la forêt où était l'enfant, et l'entendant pleurer, il tira droit à la voix : sitôt que l'enfant le vit, il se mit à rire; ce qui fit dire au roi : Mon enfant, maudite soit la mère qui t'a mis ici.

Il appela ses gens pour enlever l'enfant, dit qu'on lui trouvât une nourrice, qu'il le ferait garder, puis demanda comme on le nommerait. Sire, dit un chevalier, cela est facile à faire; comme il a été trouvé enveloppé dans un jaceram, il en doit porter le nom, et le roi dit : Ce nom ne peut lui être changé car son droit nom sera Jaceram. Alors revint devers la cité de Gratz, où le roi dudit endroit avait fait venir tant de sarrasins, que la ville en était toute remplie. Un jour ils firent une sortie : mais ils étaient bien dix contre un Gaulois. Quand Clovis vit qu'ils étaient en si grand nombre, ce lui eût été honte de fuir; car il était le plus hardi qui fût au monde. Il lui vint une pensée que si le Dieu qu'adorait sa femme lui pouvait aider en cette occasion, qu'il renoncerait à Mahomet; puis regarda vers le ciel, et dit : J'ai, Seigneur Dieu, tant ouï parler de ta puissance, et que tu es vrai Dieu, je te prie que j'aye en ce jour victoire contre mes ennemis, et je promets que je me ferai baptiser en ta foi, et serai vrai chrétien. Tout aussitôt un ange lui apporta l'écu d'azur à trois fleurs de lis d'or, et dit à Clovis : Dieu te mande que tu portes cet écu en son nom, et tu auras victoire sur les Sarrasins.

Quand Clovis l'ouït il eut grande joie, et mit bas son écu qui était d'azur à trois crapauds d'or: il prit les armes de Dieu, et courut chevauchant parmi son armée, donnant courage à ses gens dont chacun vit grande merveille de cet écu. Il leur dit que le Dieu des chrétiens lui avait envoyé, et que celui qui croirait en lui aurait victoire. Lors les payens vinrent en si grand nombre qu'ils formaient trente batailles, et chaque bataille trente mille hommes. Quand Clovis les vit venir, il dit à ses gens: N'ayez peur et croyez fermement à celui qui m'a envoyé cet écu, et il vous aidera; alors il piqua son cheval, et baissa sa lance, puis frappa sur les Sarrasins par telle vertu que ce qu'il atteignait il le renversait à terre, et ses gens le suivaient de si près, si bien que chacun abattait le sien; mais Clovis se mit si avant qu'il fut enclos des Sarrasins; ils lui tuèrent son cheval, et frappaient dessus lui fortement, mais ils perdaient leurs peines. Et après qu'il fut remonté à cheval enfonça la bataille de telle sorte, qu'il défit deux de ces batailles, et le roi Heurtaut se mit en fuite du côté de la ville de Gratz, dolent de ce qu'il était vaincu, maudissant contre Mahomet et toute sa puissance, jurant qu'il s'en vengerait. Il s'en vint au palais, fit ouvrir le trésor où son dieu Mahomet était de fin or, ainsi que ses autres dieux, et jura qu'il n'y aurait Mahomet, Tarvagant, ni Apollon qu'il ne jetât par terre, disant qu'ils n'avaient non plus de puissance que des chiens; en disant cela, il haussa son épée et les frappa parmi le front, leur coupant bras, tête et pieds. et les jeta par terre, disant: Ah! Mahomet, tu m'as bien failli au besoin, et si tu ne me fais avoir vengeance jamais je ne croirai en toi. En effet il s'en vengea, dont ce fut grande pitié; car peu après il prit Amauri d'Écosse et le fit mourir en croix, comme vous verrez ci-après.

Or est Heurtaut bien dolent de sa défaite, et le roi Clovis revenu sain et sauf sans avoir perdu un seul homme; alors il vit bien que c'était un miracle, et cria à ses gens: Nous devons bien croire au Roi des chrétiens, qui nous a envoyé cet écu, qui nous a rendu la bataille saine et franche sans avoir perdu un seul homme, puisque j'ai de nouvelles armes, je veux que le nom de Gaule soit changé en celui de France: nouvelles

armes, nouveau nom. Ses gens en furent d'accord, puis levèrent le siége pour retourner en France. Le roi fit porter Jaceram avec sa nourrice à la reine Clotilde, et ce fut alors que Clovis donna le nom de Paris, parce qu'il était sans pareil La dame fut joyeuse de ce que la loi de Dieu était exaltée, et s'en allèrent à Rheims pour se faire baptiser ; car alors la France était sarrasine.

La reine Héleine étant partie de Tours pour aller à Rome, tombe malade en chemin ; elle entre à Gratz dans un hôpital dont la reine Plaisance était supérieure. Satan essaie de corrompre Martin.

Revenons à présent à Héleine qui s'en alla de Tours, pour cause qu'elle ouït dire que les chrétiens avaient été défaits en Syrie, et que son père et son mari étaient morts, et qu'on les avait apportés à Rome, dont elle eut douleur au cœur, et dit qu'elle irait. Lors se mit en chemin, passa par la Lombardie, et de là à Gratz, où il y avait une rue habitée par des chrétiens qui payaient tribut ; il y avait un hôpital où Plaisance était et en était dame. Là vint la reine Héleine, fort fatiguée et malade, bref qu'il fallut la confesser, et conta toute son aventure.

Quand le chapelain l'eut entendue, il lui porta grand honneur, et lui dit : Dame, vous êtes celle que la mère trahit, et que les vilains hommes ont tant cherchée. Père, ne dites mot, car je suis en confession. Non, dit le chapelain. Dame, vous n'êtes pas seule ici, car il y a encore une autre reine. Lors il la quitta, et rencontra Plaisance à qui il dit : Madame, ayez bien soin de cette dame, car c'est la femme d'un grand seigneur. Quand elle l'entendit, elle s'efforça de la servir, et la veillait toutes les nuits, car elle fut en grand danger de mort ; mais elle revint en bon point ; puis se firent confidence l'une à l'autre, et se contèrent leurs aventures. Héleine était si belle, pour le bon traitement qu'elle eut, que c'était plaisir à la regarder.

Quand elle se trouva en état de marcher, elle se sauva par un trou en une ruelle, et au plutôt qu'elle put sortir de la ville, elle prit le chemin de Rome. Or s'en va Héleine sans parler à la reine Plaisance, dont bien lui en plut, car de sept ans ne la revit. Mais Héleine chemina tant qu'elle arriva à Rome ; et vint au palais où le pape Clément son oncle était monté à cheval pour

s'aller ébattre. Héleine entra et lui demanda l'aumône pour Dieu; et le pape vit qu'elle n'avait qu'une main: il se souvint de sa nièce et pensa un peu, puis lui dit: Ma fille, je voudrais bien vous parler. Père, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Lors le pape descendit, il fit venir Héleine, et lui demanda d'où elle était. Père, dit-elle, je suis de Tours en Touraine. Comment perdis-tu cette main? elle lui dit: Ce furent des brigands qui me menèrent dans un bois et me voulaient avoir par force, et quand l'un d'eux vit qu'il ne pouvait jouir de moi, il tira son épée pour me tuer, je levai le bras pour parer le coup, et il me le coupa; alors je fis un cri si haut, que des gens qui passaient m'entendirent, et accoururent pour me secourir.

Hélas! dit le pape en soi-même, n'est-ce pas ma nièce? Fille, dit-il, n'as-tu nulle part ouï parler d'une dame qui avait nom Héleine, laquelle n'a qu'un bras comme toi? Elle répondit: Oui, car elle a demeuré dix ans à Tours en la maison de ma mère; mais elle s'en alla pour cause que son père et Henri d'Angleterre son mari vinrent à Tours, et la cherchaient pour la faire mourir sans sujet; car elle me conta comme elle se sauva de chez son père, et vint en Angleterre où Henri la trouva, et comme le comte de Glocester, par ordre d'Henri, lui fit couper le bras, puis la fit brûler; cependant il lui avait fait entendre qu'il l'aimait mieux qu'aucune créature qui fût au monde, dont il me semble que c'était trahison. Fille, dit le pape, la trahison ne vient pas d'Henri, et ne sais-tu d'où elle devient? Non, dit-elle. Hé bien, dit le S. Père, pour l'amour de ma nièce dont tu m'as parlé, je t'octroie ma maison et ta subsistance en ma cour. Sire, je ne veux autre logement que celui de dessous les degrés du palais, et avoir du menu-relief de votre table pour vivre Fille, ta requête n'est pas grande, fais ce qu'il te plaira. Alors Héleine se logea sous l'escalier du palais sur un peu de paille, où toutes les fois que le pape descendait du palais, il allait causer avec elle. Hélas! il ne savait pas que ce fût sa nièce.

Or, Héleine est à Rome Henri devant Jérusalem, et leurs enfans à Tours. Je vous dirai de quoi l'ennemi s'avisa. Comme Martin couchait au dortoire où il y avait beaucoup de degrés, et qu'il venait tous les jours à

matines, il lui dit qu'il lui ferait renier son Dieu; en effet, il vint un peu devant minuit semer des pois sur les degrés pour faire tomber Martin. Peu après on sonna matines, et Martin se leva pour y aller, et chaussa une bottine parce qu'il faisait froid, puis vint descendre; mais aussitôt qu'il eut mis le pied sur le premier ou second degré, il tomba du haut en bas, et se fracassa tout le corps, se fit une grande plaie à la tête, et fut long-temps sans parler; il dit en soi-même: Dieu soit loué, car cela m'est arrivé à son service. Puis remonta l'escalier du mieux qu'il put, et entra dans sa chambre, ayant tout le visage en sang, se jeta sur son lit, et commença à dire: Jésus-Christ, vous avez plus souffert que moi, que je souffrirai jamais, puis s'endormit. Alors Marie-Magdeleine et sainte Anne apportèrent une boîte pleine d'onguent, et Notre-Dame ouvrit la boîte et mit l'onguent en la plaie de Martin, et le mettait si doucement qu'il lui semblait bon, il lui prit la boîte et l'ôta des mains de sainte Anne et Notre-Dame. Martin dit: Il est bon, et si je me blesse encore il me viendra bien à point. Les Dames laissèrent la boîte à Martin, et s'évanouirent. Alors Martin s'éveilla la boîte en sa main et se trouvant tout sain, dont il remercia Dieu. Et Satan pensait qu'il blasphêmerait contre Dieu; comme font la plupart des libertins, vagabonds et autres de mauvaise vie.

Prise de Jérusalem. Conquête des royaumes d'Escalogne et d'Acre.

Ici nous parlerons de nos quatre rois qui sont devant Jérusalem, où ils ont resté dix mois et peu conquis, car la cité était bien forte et bien défendue; et n'eût point été sitôt prise, si ce n'eût été l'orgueil du roi Ardembourch, lequel dit que c'était une grande faute de se laisser tant enclore des chrétiens, qu'il les ferait déloger. Lors fit prendre les armes à tous ceux qui les pouvaient porter, et laissa pour garder la ville le moins qu'il put par raison; mais ordonna que les femmes fussent sur les murs pour jeter des pierres si besoin était. Lors nos gens vinrent vers la cité, sonnèrent trompettes et buccins, commencèrent à s'armer, et firent quatre batailles.

Henri alla devant, Antoine après, Constant le tiers. Et Amauri d'Écosse dit qu'il les laisserait, qu'il irait garder vers le mont d'oliviers, s'il plaisait au roi Henri: ce qu'il lui accorda, et fit sagement. Lors les chrétiens et Sarrasins vinrent l'un contre l'autre, et commença la bataille. Antoine et Henri frappaient sur les Sarrasins à toute outrance, et Ardembourch d'autre part frappait sur nos gens d'un dard d'acier, duquel il tua plusieurs chrétiens, car il était plus animé que ne sont les lions en leur plus grande furie, dont Antoine eut grand dépit; il prit une lance en sa main, vint courant contre lui si rudement qu'il le jeta par terre, mais il tenait toujours le dard dont il se défendait. Les payens le virent et le secoururent. Amauri était vers le mont d'oliviers pendant qu'on bataillait. Il cria à ses gens: Enfans, à l'assaut! la ville est à nous, qui m'aime me suive! Lors sauta dans les fossés, monta à l'escalade, et ouvrit la porte; et quand nos gens étant aux fossés aperçurent la porte ouverte, ils entrèrent dedans. Là fut Amauri secouru, il monta aux remparts et mit la bannière d'Angleterre sur les murs. Quand le roi Ardembourch vit cela, il fut dolent, et fit sonner la retraite pour revenir vers la ville, mais rien n'y gagna, car nos gens les pressaient si fort qu'ils ne savaient où fuir. Lors il s'écria à Mahomet, et dit que s'il ne leur aidait, il le tuerait; mais ce ne lui valut rien, car ils l'eussent tué. Lors il se rendit à rançon, et dit qu'il croirait en Dieu, dont nos gens furent joyeux, prirent le roi à merci et tous ceux qui voulurent croire en Dieu. Le lendemain le roi Ardembourch dit qu'il voulait être baptisé: il demanda comment avait nom celui qui avait pris la cité, et qu'il voulait avoir son nom comme le plus beau qui fût au monde. On lui dit qu'il avait nom Amauri. Bien, dit le roi, j'aurai nom Amauri. Lors fut baptisé et ceux qui voulaient croire en Dieu. Les autres on les mit à mort, puis nos gens furent voir le saint Sépulcre. Le roi Ardembourch leur ouvrit le lieu où étaient les joyaux et leur livra la clef. Là furent un mois pour eux reposer; au bout duquel Henri dit qu'il voulait partir, et Ardembourch fut rétabli roi de Syrie comme devant, lequel promit qu'il serait bon chrétien, ce qui fut vrai, et nos gens partirent pour aller vers Escalogne, conquirent la cité et

tout le royaume. Ce fait, le roi Constant dit que jamais n'arrêterait jusqu'à ce qu'il eût trouvé Plaisance, ou su si elle était morte ou vivante. Lors se mirent en chemin, et vinrent vers Acre, qui est un grand royaume presqu'imprenable.

Le roi Constant arrive à Rome. Le traître sénateur est condamné à mort. Le roi Constant étant parti de Rome pour Gratz est pris par des brigands.

Le roi Constant chevaucha tant qu'il arriva à Rome, vint au pape et le salua. Le pape lui demanda qui il était. Il lui conta tout son état, et comme Antoine, Henri et Amauri avaient conquis Jérusalem, dont le pape fut joyeux, lui fit grand honneur et le mena au palais; mais pour ce qu'il ne faisait bonne chère, le pape lui demanda quelle chose il lui fallait. Père, dit Constant, je vous le dirai. Lors il lui parla de Plaisance, et comme il eut son amour, puis comment étant enceinte elle s'en alla de la chambre, où il demeura seul, combattant contre les Turcs; ensuite comme S. Georges le vint secourir tant que les Sarrasins furent tous morts, et après me dit que ladite dame était enceinte d'un fils, et que je ne la reverrais de douze ans, dont je suis bien dolent; encore ai-je juré que jamais n'arrêterai que je l'aie trouvée, s'il plaît à Dieu. C'est pourquoi je vous prie, si vous avez ouï nouvelles, que vous me l'appreniez. Constant, dit le pape, la dame que vous cherchez a été ici et me vint demander baptême, et moi-même l'ai baptisée; puis fut demeurer chez un ancien sénateur, nommé Jaceram, dont peu après sa femme mourut, et voulut avoir Plaisance en mariage, mais elle ne le voulut pas; quand il vit cela, il pensa l'avoir par force la nuit en sa chambre; mais Dieu y fit un miracle, car il l'aveugla, et lui prit un mal de pieds et de jambes, tellement qu'il ne pouvait se soutenir; cependant Plaisance accoucha d'un fils, et ne sut ce que l'enfant devint, car on lui enleva, dont Plaisance eut un tel chagrin, qu'elle s'en alla et ne sais où, sinon qu'on m'a dit qu'elle prit son chemin vers Gratz en Lombardie. Quand Constant eut tout entendu, il mena grand deuil pour sa femme et pour son enfant; et demanda si le sénateur vivait encore. Le pape lui dit qu'oui. Il demanda à le voir,

lequel vint sur une mule devant le pape ; et quand Constant le vit tout le sang lui frémit et s'écria : Ah! faux traître, tu es celui que madame a chassé, et ne sais si elle est morte ou non ; de plus, tu as détruit mon enfant, et je te le veux prouver sur le champ de bataille, contre tel champion que tu voudras prendre. Quand le traître sénateur l'entendit, il tourna les yeux en la tête et entra en une telle rage qu'il tira son couteau et le jeta à Constant, qui ayant évité le coup, le couteau tomba en la poitrine d'un chambellan du pape et le tua, dont le S. Père fut dolent, et commanda qu'on fît ce qui convenait de faire. Quand il vit qu'on le menait mourir, il confessa comme il enleva l'enfant et le fit porter en la forêt par un de ses valets pour le tuer ; mais ne sut depuis ce que le valet ni l'enfant devinrent ; et qu'ensuite crut avoir la dame par force, mais fut puni comme dessus est dit. Quand les juges l'eurent ouï parler, ils le condamnèrent à être pendu et traîné comme un meurtrier ; et encore avait-il pis fait, car il avait fait brûler la nourrice à laquelle il avait enlevé l'enfant en l'accusant de l'avoir fait mourir.

Ensuite le roi prit congé du pape et partit de Rome, lui trentième, pour aller à Gratz ; il passa par la forêt où son fils fut porté, et fut rencontré de cinquante brigands, lesquels coururent sur lui et tuèrent tous ses gens, puis prirent le roi et le menèrent dans le château où ils se retiraient : ils étaient bien au nombre de cinq cents. Là le roi fut mis en prison avec le neveu du capitaine, qui y fut mis pour les florins du valet qui avait ordre de faire mourir l'enfant, et lui-même fut mis à mort. Quand le roi se vit là avec ledit neveu, il lui demanda qui il était. Il lui répondit qu'il était de Bordeaux sur Gironde. Il lui demanda aussi pourquoi il avait été mis là. Alors il lui conta comme le sénateur envoya l'enfant par un valet dans la forêt pour le tuer ; mais celui qui le portait fut rencontré de moi et de mes compagnons, et fut mis à mort ; je lui pris son argent, et parce que je voulais nier, je fus mis ici. Quand le roi l'entendit parler du sénateur et de l'enfant, le cœur lui mua, et dit que l'enfant était à lui, puis se prit à pleurer. Et quand l'autre l'entendit parler, il lui demanda à son tour d'où il était. Il lui dit : Je suis,

de Bordeaux. Ah! sire, êtes-vous celui qu'on nomme Roboastres? Ce fut mon premier nom, dit le roi; mais depuis je me suis fait baptiser et ai pris le nom de Constant. Lors, dit-il, vous êtes mon seigneur, car je suis né à Bordeaux sur Gironde, et vous promets, si nous pouvons sortir d'ici, que jamais je ne vous quitterai. Hélas, dit le roi, cela me paraît bien difficile, car je pense sans doute qu'on nous fera mourir.

Antoine, Henri et Amauri viennent délivrer Rome, assiégée par les Sarrasins. Héleine retourne à Gratz, puis à Tours. Siége de Gratz.

Or dirons du roi Antoine et du roi Henri qui ont conquis Acre, et veulent couronner Amauri roi d'Écosse, pour garder le pays; mais il dit qu'il n'en ferait rien avant qu'ils eussent trouvé Héleine. Ils allèrent donc au secours de Rome, et défirent les Sarrasins, dont le pape en fut joyeux, et vint en remercier les trois rois, et les fêta bien, puis les invita de venir en son palais, et partit devant pour les recevoir. Quand il fut descendu de cheval, il appela Héleine, et lui dit qu'Antoine et Henri viendraient tantôt, qu'ils avaient grand désir de trouver Héleine, et qu'elle leur dît ce qu'elle en savait, que cela leur ferait plaisir. Alors Héleine lui dit : Père, s'ils savaient où elle est, la feraient-ils mourir? Non, dit le pape, elle ne l'a pas mérité : ils la cherchent pour lui faire du bien et lui rendre autant d'honneur qu'elle a eu de pauvreté. Elle lui promit qu'elle leur en dirait la pure vérité. Puis la dame Héleine se retira sous les degrés du palais, où elle avait assez long-temps demeuré, pensa en elle-même que le pape lui avait dit cela pour la mieux tromper, et qu'elle ne les attendrait pas, mais qu'elle en laisserait l'enseigne au palais. Aussitôt écrivit une lettre conçue en ces termes :

Moi Héleine, laquelle ai demeuré sept ans sous le palais du pape Clément mon oncle, me recommande humblement à Antoine mon père et à Henri mon mari, lesquels me cherchent pour me faire mourir faussement, car je n'ai pas mérité la mort; cependant je vous fais savoir que vous ne me trouverez pas, mais n'ayez doute de moi, car j'aurai toujours la vertu en partage, et quoiqu'en pauvreté je

n'userai jamais mal de mon corps, et serai toujours femme sage tant qu'il plaira à Dieu.

Puis ferma la lettre et la mit sur un créneau en la chambre, sortit de Rome, et retourna demeurer à Grats avec Plaisance à l'hôpital où elle avait déjà demeuré, et y resta jusqu'à ce qu'elle ouït parler du siége de ladite ville. Alors Héleine revint à Tours en Touraine, y resta tant que son mari et ses deux enfans la trouvèrent; Martin lui remit le bras par miracle aussi sain qu'il était auparavant.

Or, laissons Héleine jusqu'à ce qu'il soit temps d'en parler; disons comme Antoine, Henri et Amauri entrèrent à Rome, et demandèrent au pape le lieu où était la femme qui connaissait Héleine. Le pape dit qu'il les y menerait. Quand ils furent descendus, il dit : Allez voir sous les degrés du palais, elle y demeure depuis sept ans. Antoine se hâta d'y aller : il vit une lettre qui était sur un créneau, il la prit et la montra au pape et à Henri, qui furent tous étonnés. Alors les rois dirent au pape : Ouvrez cette lettre; quand il la voulut ouvrir il ne put. Il la donna à Henri, qui, aussitôt qu'il la tint, l'ouvrit et furent encore plus surpris qu'auparavant : lors on la lut tout haut; mais quand ils entendirent que c'était Héleine qui avait demeuré là, ils se prirent à pleurer en tordant leurs mains, tirant leurs cheveux piteusement.

Puis Antoine et Henri s'écrièrent contre le pape, disant qu'il valait moins qu'un chien d'avoir laissé sa propre nièce croupir sur la terre auprès de lui comme une bête. Le pape fut chagrin et dit qu'il n'en savait rien, qu'elle ne voulut se déclarer à lui, et que jamais n'avait point vu sa nièce, ni ne la connaissait pas. Lors Antoine dit à Henri et à Amauri qu'il voulait aller chercher Héleine. Quand le pape l'ouït, il dit : Enfans, je vous prie, avant de ce faire, d'assaillir le roi Heurtaut : car si vous le laissez derrière, Rome sera par lui détruite.

Amauri dit que très-volontiers il irait. Je vous en prie, dit le roi, car mon cœur me dit que je le tuerai comme son frère l'amiral. Antoine et Henri se prirent à rire, et dirent : Puisqu'il le veut il faut lui accorder. Incontinent mirent le siége devant Grats, où Constant

était en prison en la tour des voleurs, mais ne savait pas que sa mort approchât. Aussitôt les Sarrasins sonnèrent trompettes et buccins; alors le roi Heurtaut vint sur les murs, et jura qu'il irait aider aux chrétiens à faire leurs logis; et ce disait par moquerie, car il était partie adverse, faux et mauvais Sarrasin. Là assembla quantité de payens, et sortit hors des portes de la ville avec ses gens, et les nôtres vinrent contr'eux; là commença la bataille si vivement, que les Sarrasins furent mis en déroute et déconfits. Le roi Heurtaut s'en retourna en jurant contre son dieu Mahomet; et nos gens revinrent en leurs tentes, et y furent long-temps, faisant maints grands assauts qui peu leur valurent, car la cité était bien fermée de quatre gros murs l'un devant l'autre; et Heurtaut était si orgueilleux et si fort que ce qu'il atteignait il le renversait par terre.

Le roi Amauri est crucifié. Mort du roi Heurtaut. Prise de la ville, qui est donnée à la reine Plaisance avec le royaume.

Je vous dirai ce qui arriva au noble roi Amauri, dont fut pitié. Amauri s'en alla un matin promener au-dessus de l'armée pour prendre un peu l'air, car le temps était beau et serein, si bien qu'il trouva un beau verger qui lui plut très-fort; il descendit de son cheval et le lia, puis entra dans ledit verger et s'assit tant que le sommeil le prit, car il avait fait le guet la nuit de devant et était fort fatigué : il se coucha et s'endormit; mais, par malheur pour lui, il y avait des Sarrasins sur une montagne qui le virent : ils coururent dire à Heurtaut qu'il y avait un chevalier tout seul dans ce verger, qu'il semblait être homme de grande renommée. Le roi fit sonner d'ouvrir la porte, et fit sortir quatre cents payens, puis commanda qu'on lui amenât le chrétien, ils dirent qu'ils le feraient. Lors vinrent vers le lieu où était Amauri qui dormait; le bruit l'éveilla et les vit venir, il monta sur son cheval, et gagna une hauteur qui était près de là. Quand il vit les payens si fort approcher, il sonna de son cornet de telle force, qu'Antoine qui était sous sa tente l'entendit, il demanda où était Amauri, et on lui dit où on l'avait vu aller; il y avait déjà du temps qu'il gardait la hauteur que les payens avaient assiégée, où Amauri d'Écosse se défendait

vaillamment. Lors Antoine s'écria : Qui m'aime me suive! Incontinent piquèrent leurs chevaux et coururent à toute force par tel courage sur les payens, qu'il y en eut trois cents de tués, et les autres se mirent en fuite. Henri fut surpris de voir Amauri, qui, quand il vit les payens fuir, dit : Suivons-les, car ils ne peuvent échapper. Lors il piqua son cheval, pensant qu'on le suivait mais on n'en savait rien ; le roi Antoine et le roi Henri le demandaient partout, on leur dit qu'il suivait les Sarrasins, en les frappant au dos. Incontinent ils frappèrent des éperons pour courir après Amauri, et lui criaient : Amauri, retournez-vous, vous allez trop avant. Mais Amauri ne les entendait pas, et suivait toujours les payeus de si près en les frappant, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans la cité avant que nos gens y pussent être. Quand il fut entré, ils fermèrent la porte sur lui et le firent prisonnier ; et nos gens, qui étaient aux portes, disaient : Amauri, ta grande hardiesse te fera abréger tes jours. Lors par un grand courage assaillirent la ville de toutes parts et y firent un grand assaut qui dura long-temps, mais si bien se défendirent qu'ils ne purent y entrer. Or, est Amauri enclos dans la cité de Gratz, dont il fut dolent, et fut mené devant le roi Heurtaut, qui, quand il le vit, lui demanda qui il était. Amauri lui dit : Je suis Amauri, roi d'Ecosse. Quand le roi Heurtaut l'entendit, tout le sang lui remua, et dit : Tu es donc celui qui tua mon frère l'amiral de Palerme ; conquis Jérusalem, et te fis lever à fer de lances sur les murs ? Amauri dit : Je ne conquis pas la cité, mais je suis entré le premier dedans, et fus aussi le premier qui entra dans le vaisseau de l'amiral ton frère, qui, du premier coup que je lui portai, tomba mort ; et si j'eusse été secouru un peu plus tôt je t'en eusse fait autant, si tu n'eusses renoncé à tes dieux qui ne valent rien. Quand le roi Heurtaut l'entendit ainsi parler, il pensa étouffer de rage, et dit : Otez-moi ce chien de chrétien de devant moi, et le jetez au fond d'un cachot, car il a le diable au corps qui le fait parler.

Voilà donc Amauri enchaîné bien étroitement et mené en une prison, le roi Heurtaut s'en alla coucher sans boire ni manger ; puis le lendemain il fit amener par-devant lui Amauri. Quand il le vit, il l'interrogea, et

lui dit : Tu es le plus hardi chrétien que jamais Mahomet vit naître de mère ; cependant, si tu veux laisser ta loi et renier ton Dieu, qui mourut si honteusement en croix et croire en mes quatre dieux, qui sont nobles ; car quand je reçus la grande perte de devant Gratz contre le noble et puissant roi de France Clovis, j'avais cependant dix hommes contre un, dont j'eus grand deuil ; et quand je revins, il n'y eut Mahomet, Tarvagant ni Apollon que je ne misse par terre, or ai-je recouvert à la fin ; mais si tu veux croire en eux, je te pardonne la mort de mon frère l'amiral, qui me tient fort à cœur, et si tu n'y crois pas, je te ferai mourir. Alors Amauri dit : Crois-tu que pour tes dieux, qui sont faits de métal, et que tu veux me faire adorer, je laisserai mon Dieu, qui m'a racheté de son précieux sang, et fut allaité de la vierge Marie ? non certes.

Quand Heurtaut l'eut entendu, il fit charpenter une croix de bois, et dit : Je te ferai mourir en tourmens, car tu seras crucifié par les pieds et par les mains, ainsi que le fut ton Dieu. Quand Amauri se vit ainsi jugé, il leva les yeux au ciel, réclama Dieu, en le priant qu'il eût pitié de son âme, et qu'il voulût aider à Antoine et Henri de finir la guerre et de prendre la cité, afin que quand il serait mort, ils pussent mettre son corps en terre sainte, et dit : Je rends mon âme à Dieu. En achevant ces mots, vint un tyran qui dit à Heurtaut : Sire, la croix est faite, où vous plaît-il qu'elle soit plantée ? Heurtaut dit qu'il voulait qu'elle fût dressée au milieu du marché, afin qu'on la pût voir. Là fut Amauri mené et cloué sur la croix, dont la douleur lui redoubla, car peu s'en fallut que le cœur ne lui faillît.

Alors la croix fut levée et plantée en terre, ils la mirent tout au milieu du marché, et Amauri pendait en haut ; là s'affaiblissait et priait Dieu que par sa grâce il voulût recevoir son âme ; et qu'il prenait la mort en gré, disant qu'il n'appartenait pas de le faire mourir comme on fit notre Seigneur Jésus-Christ en croix ; qu'il aurait mieux aimé mourir autrement, et avoir plus grand tourment. Mais Heurtaut voulut qu'il mourût ainsi, pour faire à Dieu plus grand dépit. En le voyant dans les souffrances, il lui cria : Amauri, tu es mis en croix, mais si tu veux renoncer à ton Dieu et à ta loi, j'ai des

médecins pour te guérir ; crois à Mahomet, Tarvagant, Jupiter et Apollon le grand, je te ferai déclouer, de gens et de terres te ferai possesseur, dont nul homme ne te pourra contredire. Alors Amauri le regarda, et lui dit : Chien, tu ris de Dieu, maudit ! Aussitôt Dieu démontra un beau miracle, car Heurtaut tomba mort à terre, et noir comme un charbon, puis son corps fut mis au néant. Lors un de ses neveux qui était là, dit que ce chrétien l'avait enchanté ; il prit une lance et en frappa Amauri au cœur ; et lorsqu'il la retira, il sortit du sang qui dégoutta sur lui et sur trente Sarrasins, qui sur l'heure devinrent tous enragés et plus noirs que mûres ; l'un étranglait l'autre, et couraient par la ville, comme des bêtes féroces, dévorant femmes et enfans.

Quand Amauri fut mort, plusieurs prirent son corps, et le traînèrent dans la rue des chrétiens, en l'hôpital, où ils le laissèrent, et mirent à mort tous les chrétiens, sans épargner les enfans, excepté sept dames de l'hôpital seulement, qui furent mises en prison en grand tourment et pauvreté, du nombre desquelles était Plaisance, qui depuis eut Constant pour mari, et Gratz eut nom *Plaisance*, ainsi que vous entendrez ci-après, si Dieu sauve les rois Henri et Antoine, qui sont très-dolens de ce qu'Amauri était enclos dans la ville. Hélas ! ils ne savaient pas qu'il fût mort ; mais Henri et Antoine jurèrent que jamais ne leveraient le siège tant qu'ils eussent pris la cité et délivré Amauri ; mais, hélas ! il était trop tard. Par un samedi, on cria l'assaut, et la cité de toutes parts, assaillie de telle manière, que par échelles et par rompre les murs, fut la première forteresse conquise, les Sarrasins tués et chassés en la seconde.

Lors nos gens logèrent dedans avec leurs tentes, et le lundi suivant on livra un second assaut qui fut très-cruel, tant qu'il parut, car le second mur fut abattu environ l'heure de midi, et nos gens se logèrent dedans avec leurs tentes, et y restèrent jusqu'au mardi, que recommença l'assaut ; puis la cité fut conquise, et mirent à mort tous ceux qui ne se voulaient convertir. Quand tout fut fait, Antoine et Henri envoyèrent ouvrir les prisons pour avoir Amauri, mais ils ne le trouvèrent point.

Lors un payen converti leur dit comme Amauri était

mort, qu'on l'avait crucifié et traîné ensuite à l'hôpital des chrétiens; et, qu'en dépit de lui, les sept dames de l'hôpital furent mises en une prison, mais qu'il ne savait si elles étaient mortes ou non.

Quand Antoine et Henri surent qu'Amauri était mort si ignominieusement, ils s'écrièrent piteusement, et tombèrent à terre, se tirant les cheveux et se désespérant, dont ce fut si grand'pitié de les voir, que nul ne peut le raconter sans pleurer.

Après le deuil, Antoine et Henri dirent qu'on les menât où il était, et on les y mena. Ils le firent enterrer honorablement; puis allèrent aux prisons où les dames étaient, et les trouvèrent en grande pauvreté, mais elles étaient encore en vie: ils les mirent dehors, et leur demandèrent d'où elles étaient. Ce fut Plaisance qui parla la première, et dit qu'elle était fille d'Ardembourch, roi de Jérusalem, qu'elle avait été femme du roi Priam d'Escalogne, lequel avait pris le roi Constant de Bordeaux, auquel j'octroyai mon amour, et fus grosse de lui d'un enfant qu'on appelait Jaceram; et pour l'amour de moi, le roi Constant a tué le roi Priam; il fut ensuite assailli des Sarrasins en ma chambre, par quoi je ne sais s'il est mort ou en vie, car je le laissai là, et m'en fus d'Escalogne, puis me fis baptiser; peu après j'accouchai d'un beau fils, et y restai jusqu'à ce que je fusse relevée: mais on enleva mon enfant, et ne sus ce qu'il devint, dont j'eus tel déplaisir que je partis de là, et vins en cette cité, en laquelle je demeurai long-temps, parce que c'est une maison de Dieu, où les chrétiens avaient recours. Dame, dit Henri, soyez la bienvenue pour l'amour du roi votre père, lequel est baptisé, et porte le nom de celui-ci, qui est Amauri. Il est bon de vous dire que Constant échappa d'Escalogne des mains des Sarrasins dont vous parlez; car Dieu envoya saint Georges qui lui aida, et les payens furent tués; il lui dit qu'il ne vous trouverait point tant que j'aie trouvé la reine Héleine. Je vous prie que si vous en savez quelque nouvelle de me le dire.

Lors elle leur dit comme Héleine, étant malade, vint en cet endroit, puis s'en alla à Rome, où elle demeura sept ans, au bout desquels, et pour doute de vous, elle revint pour la seconde fois en cette ville, et y resta

jusqu'à ce qu'elle ouït parler du siége, puis s'en alla, et je ne sais où.

Quand Antoine et Henri l'ouïrent ainsi parler d'Hé-leine, ils furent joyeux, mais il leur déplaisait de ne savoir où elle était allée. Là fut Plaisance reconnue des deux rois, qui restèrent sept semaines en la cité; mais avant trois jours ils ouïrent dire comme Heurtaut mourut à la prière d'Amauri, ce qui fit croire qu'il était saint homme.

On édifia une église en son nom au lieu où il avait été crucifié. Alors on demanda des ouvriers qui com-passèrent le milieu du marché où la croix fut plantée, pour le lendemain commencer la fontaine; mais pen-dant la nuit Dieu y opéra si bien, que quand les ouvriers vinrent, l'église se trouva parfaite en toutes choses, tant cloches que clochers, dix chapelles, dix autels, toutes étoffes de tables et d'ornemens; sur le grand autel était posé le corps de saint Amauri, et la croix était demeurée à l'hôpital; et sans qu'on vît personne ni au clocher ni à l'église, commença la meilleure sonnerie que jamais fût ouïe, dont chacun fut étonné. On y courut de toutes parts; les rois mêmes qui étaient dans Grats, allèrent voir le prodige que Dieu avait opéré.

Lors s'agenouillèrent devant le corps de saint Amauri, en louant Dieu de la bonté qu'il avait fait voir pour lui, et firent faire une châsse d'or et d'argent où fut mis le corps de saint Amauri, lequel fit tant de miracles que la loi de Dieu fut exaltée en Lombardie et dans les environs du pays, tellement que chacun se faisait baptiser. Et quand nos gens voulurent partir, ils tinrent tout ouvert à tout le monde, et firent grand honneur à la dame Plaisance, qui était reine; le pape Clément se trouva à cette fête, qui y fut mandé pour venir voir l'église.

Puis Antoine et Henri furent en la mahomerie où les idoles étaient. Là n'y eut Mahomet, Tarvagant, ni Apol-lon que tout ne fût confondu et réparti à leurs gens; ils prirent le saint cierge de devant Mahomet, qui avait tou-jours brûlé depuis que Jésus-Christ fut, et qui brûlera tant que le monde durera; ce fut l'un des quatre cierges que l'ange apporta quand notre Seigneur fut né en Bethléem, pendant que saint Joseph était allé querir du feu; deux des autres sont à la Mecque, devant la

fierté de Mahomet, et le quatrième est à Arras. Antoine envoya celui de Gratz à Constantinople, en une église, qui depuis fut mise bas, et rétablie de nouveau toute de fin albâtre, piliers et tout; elle fut dédiée en l'honneur de sainte Sophie, fille du roi Antoine et propre sœur d'Héleine, devant qui les cierges furent posés. A la Mecque ils brûlaient, aussi seront-ils toujours brûlant sans se consumer.

Antoine et Henri partent de Gratz avec leur armée; ils débarquent en Flandre dont ils font la conquête. Mort du géant.

Après que toutes les cérémonies furent faites, nos gens partirent de la cité, et la dame Plaisance prit congé du pape, qui la bénit et la recommanda à Dieu; puis se mirent en mer, et firent voile pour venir en Flandre, qui pour lors était sarrasine, et vinrent à Écluse où ils prirent terre; de là vinrent à Bruges, pour attaquer le roi Mordain, qui était seigneur du pays, lequel saillit sur nos gens rudement : la bataille fut si grande, que le roi Henri fut prisonnier, et là fut quatre mois tout entiers, dont le roi Antoine fut dolent, et assiégea Bruges; il se souvint que l'évêque de Tours leur avait promis qu'il leur amenerait les deux enfans avec grand secours, quand besoin serait.

Il écrivit des lettres et les envoya à Tours. Quand l'évêque et Martin ouïrent parler qu'Henri son père était en si grand danger, l'évêque manda des gens de toutes parts : ils vinrent bien au nombre de quinze mille, qui se mirent en chemin pour aller à Bruges.

A leur arrivée, Antoine leur fit grand'chère, et leur conta comme Henri avait été fait prisonnier, dont ils furent bien dolens, et jurèrent qu'ils le délivreraient ou qu'ils y perdraient la vie.

Le lendemain matin on cria à l'assaut, et la ville fut assaillie de toutes parts; mais on n'y put rien conquêter, car la cité était bien fortifiée d'eau et de murs; mais elle était plus petite qu'elle n'est maintenant On sonna la retraite, et ils revinrent à leurs tentes. Lors vint un messager, qui dit que les vivres leur manqueraient, mais qu'il y pourvoirait; car, dit-il, il y a un château à cinq lieues de Tournai, sur le chemin de Bruges, dont un

payen est seigneur, qu'on nomme *Malostru*; il est court et gros, et n'a que trois pieds de haut; mais jamais homme ne monta mieux à cheval ni tira mieux l'arc que lui. Un jour vint que le seigneur de l'île, qu'on nommait *Bernicle*, et Malostru étaient ensemble, et dérobaient les vivres qu'on amenait de Tournai au camp, quand nos gens le surent, ils partirent et allèrent avec Martin, passèrent la rivière et assiégèrent le château.

Lors Malostru et Bernicle sortirent sur nos gens; là commença la bataille de part et d'autre : Malostru fit tant de mal à nos gens avec son trait, et ne pouvait-on l'avoir, car il avait un cheval fort expert et le montait si bien, que quand on le croyait d'un côté, il était de l'autre, et ils ne pouvaient l'atteindre; mais l'évêque s'y porta avec tant d'ardeur, qu'il fit fuir Bernicle, et le poursuivit de si près qu'il le prit. Lors les Sarrasins commencèrent à reculer, et Martin les harcelait de telle sorte, que la bataille fut rompue.

Quand Malostru vit que la perte tournait de son côté, il se mit à fuir vers son château, mais il ne le pouvait gagner comme il aurait voulu, parce que ses gens, qui fuyaient devant lui, l'embarrassaient. Martin aperçut Malostru parmi les Sarrasins qui fuyait pour échapper : il mit sa lance en arrêt, piqua son cheval, fendit la presse, et vint à Malostru, à qui il porta un tel coup de lance, qu'il l'abattit mort à terre, puis tira son épée, et frappa sur les payens à toute force, et nos gens, de leur côté, les chassaient si fort, qu'ils ne savaient où fuir : Martin et ses gens vinrent au château et le conquirent. Là Bernicle voulut se convertir avec plusieurs autres. Comme Malostru était mort, et qu'il était si fort et si court, l'évêque et Martin voulurent que le château portât le nom de Courtray : c'est le même qui existe encore aujourd'hui.

Lors se partirent de là, vinrent au château de Bernicle, qui depuis eut nom Benz, lieu auquel Martin tua depuis le géant, et ensuite conquit le pays, qui alors était sarrasin; Bernicle rendit le château à l'évêque, et Martin mit à mort tous ceux qui ne se voulurent pas faire baptiser.

Ensuite l'évêque et Martin, avec leurs gens, s'en retournèrent et rendirent tout à Bernicle, puis furent

joindre l'armée du roi Antoine, qui, quand il les vit, leur fit grand'chère. Henri ne savait rien de ce que ses deux enfans étaient venus pour le secourir; car il était dans une étroite prison, bien chagrin, priant Dieu qu'il le voulût mettre dehors de cet endroit.

Alors vint un ange du ciel qui dit à Henri : Dieu te mande de ne point te déconforter, car tes deux enfans sont venus avec l'évêque, qui te délivreront bientôt d'ici, et te recommande que tu retournes vers Tours en Touraine; là tu y trouveras Héleine, mais ce ne sera pas sitôt; car tu souffriras beaucoup de peines avant que les Sarrasins te rendent; puis l'ange disparut. Henri demeura seul, fort joyeux de ce qu'il retrouverait Héleine; et nos gens étaient devant la ville, qui juraient que jamais ne retourneraient qu'ils n'eussent pris la cité et délivré Henri de prison.

Après qu'Henri fut délivré des prisons de Bruges, nos gens partirent; c'est à savoir : le roi Antoine, le roi Henri, l'évêque de Tours, Brice et Martin; et Morant, qui les mena, eux et leurs gens, jusqu'à la tour du géant, qui était une place forte, étant close d'eau et de murs : on n'y pouvait entrer d'un côté que quatre hommes de front. Lors dressèrent leurs tentes et logèrent dessous. Quand le géant les vit, il jura par Mahomet qu'il les ferait déloger.

Or, il y avait en ce château où le géant se tenait, trois issues, dont l'une était vers le pays de Hainaut, l'autre du côté de Cambrai, et la troisième devers Naples, qui maintenant est appelé Arras. Lors le géant vint par une des issues, avec peu de ses gens, par derrière, dont les nôtres furent bien étonnés, et là leur fit grand dommage, car nul n'osait approcher de lui, tant il était grand et fort. Quand il leur sembla bon, ils rentrèrent par leur issue d'où ils étaient sortis, tellement que nos gens ne surent ce qu'ils devinrent; puis le lendemain reparurent d'un autre côté : de sorte que nos gens ne savaient de quel côté se garder; car ils vinrent de toutes parts, et de jour et de nuit, à vêpres et à matines, tellement qu'Henri dit qu'il voulait s'en retourner, et qu'il aimait mieux aller chercher Héleine que de demeurer là; qu'il voyait bien que ce château était imprenable, et le géant trop bien fortifié; car on

ne sait pas où il fait des sorties, et il disparaît à nos yeux comme par enchantement; par ainsi il nous peut faire beaucoup de mal.

Quand Morant l'ouït ainsi parler, il se jeta à genoux, disant : Cher sire, si vous partez d'ici je serai détruit, moi et mon pays; mais qu'il vous plaise de demeurer, et je vous promets que je saurai par où il faut entrer, ou je mourrai en la peine, moi et mes gens. Ce qui fit qu'Antoine, l'évêque, Martin et Brice prièrent Henri qu'il demeurât, ce qu'il leur accorda.

Aussitôt il vint un valet courant, qui dit que le géant était venu au camp. Incontinent Morant, Martin et Brice coururent sur les Sarrasins, tellement que nos gens les firent reculer jusqu'au bois. Brice dit qu'on se retirât, parce qu'il était trop tard pour les suivre plus avant; mais Morant dit qu'il les suivrait ou mourrait, et saurait par où ils rentraient.

En disant cela, lui et ses gens rentrèrent dans le bois, il perdit une grande partie de son monde, et aussi fit le géant; mais Morant prit plusieurs prisonniers, qui depuis leur furent très-utiles. Quand le géant vit qu'on le suivait si avant, il vint en un chemin fort étroit, et y fit passer tous ses gens d'armes pour garder l'entrée, jusqu'à ce qu'ils furent tous passés. Mais quand nos gens virent qu'il n'y avait plus que le géant, ils reculèrent, car nul n'osait approcher, et ne pouvaient passer, sinon par où le géant passait, où il faisait fort noir; ils se reculèrent le mieux qu'ils purent hors du bois, et rejoignirent l'armée un peu après minuit, puis se reposèrent jusqu'au point du jour. Morant amena sept prisonniers devant les princes, et leur conta comme il avait suivi les Sarrasins, dont chacun disait qu'il avait grande hardiesse Alors on demanda aux prisonniers s'ils voulaient croire en Jésus-Christ; mais il n'y en eut qu'un seul, tous les autres furent mis à mort.

Et quand celui-ci vit que ses compagnons étaient morts, il dit qu'il donnerait certaines connaissances dont le géant aurait lieu de s'en repentir. On lui demanda ce qu'il en était, il leur dit la situation des issues : premièrement, qu'il y en avait une du côté du château de Cantain, où Mélore son frère demeurait, et que par cet endroit entraient les vivres; la seconde était vers

Naples, par où ils sortaient bien souvent, et que la troisième leur pouvait bien nuire ; mais qu'ils se tinssent là. Quand les princes l'eurent entendu, ils furent joyeux, et incontinent partirent pour aller assiéger Cantain.

Là fut l'évêque un temps, et Henri, Brice et Martin tinrent le premier siége ; le roi Antoine et Morant tinrent le siége de Cantain, où le géant venait fort souvent pour visiter son frère. Un jour qu'ils vinrent sur les murailles, ils virent les bannières de Flandre qui étaient sur les prés. Le turc s'écria, et dit : Ah ! Morant, faux renié que tu es, me penses-tu mal faire ? Tu brasses pour toi un mauvais parti, car si tu ne pars d'ici, je te ferai détruire, ainsi que ton pays ; et si je te peux tenir, je te ferai écorcher et brûler tout vif, en dépit de toi et de ton faux Dieu en qui tu crois.

Quand Morant l'entendit, il fut grandement fâché, et commença à dire : J'ai renoncé à ma loi pour croire en vous, mon Dieu ; je crois fermement que vous êtes le plus puissant de tous les dieux, et que vous êtes aussi celui qui peut nous aider et sauver ; ainsi je vous requiers qu'il vous plaise m'aider et me donner la force pour que je puisse détruire et mettre à mort ce géant. Lors Morant fit crier l'assaut et fit dresser des échelles pour monter, mais les murs étaient si hauts qu'on n'y pouvait atteindre ; ceux de dedans jetaient tant de pierres sur nos gens, qu'ils les renversaient au fond des fossés. Quand Morant vit que ses gens n'y pouvaient entrer, lui-même entra aux fossés, monta sur une échelle, et cria à ses gens : Levez-moi au bout de vos lances ! mais ils ne le voulurent pas faire, et par grand courroux leur cria : Si vous ne me levez, je vous ferai trancher la tête à tous, car jamais je ne mangerai pain avant que j'aie livré bataille au géant. Ses gens n'osèrent le refuser, et le levèrent au bout de leurs lances. Quand les payens le virent, ils dirent : Il faut que ce chrétien ait le diable au corps ! Lors l'eussent abattu d'une grosse pierre qu'ils avaient prise contre les murs, si ce n'eût été le géant qui dit : Laissez-le monter, car c'est lui que je désire avoir. Quand Morant fut en haut, il empoigna les créneaux et sauta dans la ville ; il vit le géant, et lui cria : A l'assaut ! en disant : Chien de sarrasin, tu as mal fait quand tu as mal dit de mon

Dieu! Aussitôt le géant vint courant sur Morant, avec un grand dard pour lui fendre la tête jusqu'aux pieds; mais avant qu'il eût lancé son coup, Morant lui coupa une cuisse, tellement que le géant tomba de côté par terre; alors Morant lui dit: Tes dieux n'ont pas plus de puissance que des chiens. En disant cela, il haussa son épée et lui coupa un bras.

Mélore, voyant que son frère était mort et que Morant avait telle vertu, dit que Mahomet ne valait pas un denier, et que le Dieu des chrétiens était le plus puissant: il vint à Morant, et lui dit: Je crois que ton Dieu est le plus puissant de tous, et je crois en lui.

Incontinent nos gens entrèrent dans le château; quantité de payens se convertirent, et ceux qui ne voulurent pas se faire baptiser furent mis à mort; puis quand tout fut achevé, on manda les nouvelles au roi Henri, à ses deux enfans et à l'évêque, qui étaient d'autre côté. Aussitôt vinrent tous bien joyeux à Cantain, et là firent grand honneur à Morant. Alors Mélore demanda d'être baptisé au nom de Dieu, ce qui fut fait. Puis après que les convertis furent aussi baptisés, Mélore dit qu'il menerait nos gens par la cité au château de son frère.

Alors nos gens furent dans le château, et prirent chacun le sien, qui aussitôt commencèrent à crier: Nous sommes trahis. Mais peu leur valut, car tous ceux qui ne voulurent croire en Dieu furent passés au fil de l'épée, puis conquirent la tour.

Alors Morant pria qu'on lui donnât ladite tour pour faire sa demeure, on lui accorda, parce que le château était situé sur la rivière, et son église est encore à Douai, que l'on nomme *Morant* et *saint Pierre de Cantain;* il fit fonder ladite église, et vécut toujours en bon chrétien.

L'armée quitte Cantain et vient débarquer en Écosse. Conquête de ce royaume.

Après que tout fut en bon état, nos gens partirent de Cantain, et dudit château, qui était situé sur le bord de la rivière, vinrent à Ecluse, et dirent que jamais ne retourneraient tant qu'ils auraient maintes aventures. Ils firent tant par mer que le vent les mena en Écosse, dont le frère d'Amauri était roi, et avait nom *Gramaux*, lequel avait une sœur qui avait nom *Ludine*, et avait

beaucoup d'inclination pour notre loi, mais elle n'en faisait rien paraître, parce que son frère était sarrasin, et par conséquent toute l'Écosse était sarrasine. Lors nos gens descendirent à terre et commencèrent à conquérir le pays.

Quand Gramaux le sut, il pensa tout vif enrager, et manda des Sarrasins de toutes parts pour lui aider; mais nos gens firent si grande diligence, qu'ils mirent le siége devant la cité où Gramaux était avec tous ses gens.

Mais quand Gramaux sut qu'ils étaient si fort approchés, il mena grand deuil; alors il commanda à tous ses gens de prendre les armes, et qu'ils allassent contre les chrétiens; aussitôt on ouvrit les portes, et Gramaux sortit avec ses gens.

Quand nos gens les virent venir, ils les mirent en désarroi, et ordonnèrent leur bataille noblement. Brice et Martin dirent qu'ils voulaient mener l'avant-garde; mais Henri d'Angleterre, leur père, ne voulait pas, parce qu'ils étaient trop jeunes, mais qu'ils iraient tous deux avec l'évêque, leur parrain, et qu'Antoine de Constantinople irait après: chacun en fut d'accord. Les batailles ainsi ordonnées on sonna trompettes et clairons, puis marchèrent en bon ordre les uns contre les autres, et commencèrent à crier : Angleterre, et les payens répondirent: Narbonne. Alors la bataille commença de part et d'autre; mais Henri, qui allait trop en avant, rompit la première bataille

Aussitôt qu'Antoine ouït ces nouvelles, il vint et frappa sur les payens par telle vertu, qu'il renversa tout devant lui, tant qu'il rejoignit Martin, lequel avait grand besoin d'aide. Quand Martin le vit, il s'écria: Je perdrai mon frère et mon parrain s'ils ne sont secourus, car le roi Gramaux les a fait emmener en la cité. Quand Antoine l'ouït, il fut dolent, et jura qu'il les aurait ou qu'il mourrait dans la peine.

Hélas! il dit vrai, car il poussa son cheval si avant, qu'il perça l'armée des Sarrasins en courant pour atteindre les princes que ces payens emmenaient; mais ceux-ci se retournèrent vers lui, qui, avec ceux qui le poursuivaient par-derrière, l'enclorent, et ni sa force ni sa résistance ne lui valurent rien, car son cheval fut tué sous lui, et il fut pris.

Or, se voyant entre les mains des Sarrasins, il fut encore plus dolent qu'auparavant; il fut lié et mené en prison à Narbonne, avec l'évêque et Brice, et nos gens bataillaient par-dehors: mais quand Henri sut qu'ils étaient pris, hors Martin, il eut le cœur triste, et fit sonner la retraite pour rassembler ses gens.

Quand ce vint après souper que chacun fut couché, Ludine prit les clefs, alla vers la prison; quand elle eut ouvert la porte, elle entra et vit l'évêque, Antoine et Brice, qu'elle salua de par Dieu. Amis, dit Ludine, j'ai tant ouï parler de votre Dieu et de sa bonne loi; mais je n'ai jamais entendu parler des œuvres qu'il a faites, veuillez m'en raconter, afin que je puisse savoir lesquels ont la meilleure loi. Quand l'évêque ouït qu'elle voulait entendre parler de Dieu, il la prêcha si bien, qu'elle prit grand plaisir à l'ouïr parler de J.-C., de sa nativité, et des tourmens qu'il endura sur la croix, comme de son sang nous racheta tous, et du baptême que lui-même reçut, et que si ainsi ne faisons, nous serons tous perdus.

Bien vous ai ouï, dit la dame, j'entends votre raison; mais ce jouvenceau qui ne dit rien, n'est-il pas marié? ne me le célez pas. Je crois que jamais n'a aimé femme, dit Antoine, car il ne cesse d'étudier et aller au moutier prier Dieu. Pour prier Dieu, dit-elle, je ne le veux point blâmer; mais je crois que je suis celle qui mieux peut vous aimer. Alors Antoine dit à Brice qu'il ne pouvait avoir mieux si elle voulait l'aimer.

Sire, dit Brice, je ne sais que dire ni penser, je parlerais volontiers; mais j'ai peur de parler à tort, plutôt que je ne ferai dire à mon psautier. Sire, dit la dame, laissez-là votre psautier, vous en vaudrez mieux, ne vaut-il pas mieux avoir une belle amie à votre coucher, en maintenant le courage d'un vaillant chevalier? Faites-le, je croirai en Dieu, et vous ferai roi d'Écosse.

Quand Brice l'ouït, il fut si interdit qu'il ne put dire mot; quand il eut un peu réfléchi, il regarda Antoine, et dit: Je ferai tout ce qu'il vous plaira. Antoine dit alors. Je veux que vous acceptiez la dame, et vous fais, après ma mort, droit héritier de Constantinople et dépendances. Quand Brice ouït son grand-père, il le remercia. Incontinent Antoine dit à l'évêque qu'il voulait que les fiançailles se fissent. L'évêque dit qu'il

le ferait puisque c'était son bon plaisir ; et alors fiança les deux enfans.

La cérémonie étant faite, Antoine demanda à Brice pourquoi il n'embrassait pas la dame, que c'était l'usage quand on fiançait d'accoler la pucelle pour signe de grand amour. A ces mots, Brice fut joyeux, il courut à la dame, l'embrassa, ce qu'elle ne refusa pas, mais lui dit : Mon ami, amenez vos compagnons avec vous en cette chambre, je vous donnerai à souper. Ils répondirent qu'ils iraient de bon cœur. Lors ils sortirent de la prison et vinrent en sa chambre. Seigneurs, dit la dame, n'ayez peur, et venez avec moi. Elle les mena à l'armement de son frère, et les fit armer ; puis les mena où étaient les chevaux, et prirent les quatre meilleurs qui y fussent ; puis les mena à la porte qui était du côté du camp du roi Henri : il y avait quatre hommes, deux dormant et deux veillant. La dame vint au portier, à qui elle dit : Ouvre-moi ta porte, le roi m'envoie-là pour convertir tous les chrétiens, et s'ils ne croient en notre loi, il leur livrera bataille demain au soleil levé.

Dame, dit le portier, ceci n'oserai-je faire sans le congé du roi ; mais j'irai volontiers lui parler, crainte que je n'en sois repris. La dame lui dit : Va, puisque tu ne me crois, et te hâte de revenir. Mais il n'alla pas ainsi, car Antoine alla à lui, et lui donna tel coup de son épée sur la tête, qu'il la fendit jusqu'aux dents, et tomba par terre, puis il lui prit la clef. Quand l'autre portier vit cela, il voulut crier ; mais Brice alla à lui, haussa son épée, et lui donna tel coup sur la tête, qu'il la fendit jusqu'aux épaules, et tomba mort : l'évêque alla vers ceux qui dormaient, et les mit aussi à mort, puis alla ouvrir la porte. Alors Brice et la dame allèrent vers le camp d'Henri, se tenant l'un et l'autre par la main, tant qu'ils vinrent aux tentes. Quand Brice vit son père, il lui conta comme la chose allait, et qu'il n'y avait point de temps à perdre. Quand Henri l'ouït, il fit promptement armer ses gens, et vinrent à la porte où Antoine et l'évêque étaient : il eut y grande joie, et furent d'accord qu'on mettrait le feu à la ville avant de l'attaquer.

Lors envoyèrent mettre le feu en trente endroits ; ceux de la ville furent effrayés, et nos gens étaient en si grand nombre, qu'ils renversaient les payens de toutes

parts, car ils ne savaient où se sauver qu'ils ne fussent atteints de nos gens. Quand le roi Gramaux vit le feu, il courut vers la prison, en jurant par Mahomet qu'il prendrait vengeance de celui qui lui coupa le poing, ainsi que de ses compagnons. Quand il vint, il trouva tout ouvert, et ne trouva aucun des prisonniers. Lors regarda sur lui, et vit le feu faisant grande lumière, et qu'on frappait fortement aux portes du palais.

Lors, comme un enragé, courant sur les créneaux dudit palais, par-derrière, en reniant Mahomet et tous ses dieux, sauta de dessus les murs en mer, et se noya. Nos gens couraient par la cité et renversaient les Sarrasins de toutes parts, puis vinrent au palais, croyant trouver le roi Gramaux; mais tout était en feu, et le roi Gramaux allait en enfer. Nos gens conquirent la cité de Narbonne; mais elle était si empreinte de feu, qu'ils se dépêchèrent de ramasser le meilleur butin, et l'emportèrent en leurs tentes, laissant brûler la ville; ils y séjournèrent huit jours pour se reposer. Ludine fut bien reçue de tous les princes, qui la remercièrent du bon service qu'elle leur avait rendu. Elle leur dit : Seigneurs, je vous demande, en reconnaissance de cela, d'être baptisée au nom de Dieu. L'évêque lui donna le baptême; mais Brice ne l'épousa qu'après qu'Héleine fut retrouvée. Nos gens, qui étaient devant Narbonne, partirent pour aller au royaume de Béarn, et le conquirent.

Arrivée des princes à Tours. Héleine est reconnue par un des serviteurs d'Henri.

Or, s'en vinrent l'évêque, Antoine, Henri, Martin et Brice, qui était toujours auprès de Ludine, qu'il aimait éperdument, et elle l'aimait pareillement. Alors Henri dit : Allons joyeusement, car, s'il plaît à Dieu, nous trouverons à Tours votre mère Héleine, cela me fut révélé dans les prisons de Bruges.

De ceci tous furent bien joyeux, et enfin arrivèrent à Tours, où ils furent reçus avec joie. Après qu'ils furent arrivés, et que Dieu promit toutes choses, les serviteurs firent abreuver leurs chevaux en une rivière qui est près de la ville. Là demeurait un ancien serviteur du roi Henri, et qui avait suivi la cour du temps que la reine Héleine y était. Un jour comme il était à se

promener, il aperçut une femme qui n'avait qu'une main : il lui sembla bien que c'était Héleine ; il s'approcha d'elle, et lui dit : Dame, où demeurez-vous ? je crois vous reconnaître, car il me semble que je vous ai vue autrefois loin d'ici. Quand Héleine l'entendit, elle se couvrit le visage de son chaperon, de peur qu'il ne la connût, et incontinent prit son chaudron et s'en alla, sans dire mot, vers la maison de l'hôtesse chez qui elle demeurait, et si promptement que le serviteur ne la pouvait suivre, à cause de son grand âge, et qu'elle était de l'autre côté de la rivière ; mais il la suivit de vue tant qu'il put regarder.

Aussitôt ce serviteur vint à la cour, et demanda à parler au roi, ce qui lui fut accordé. Il lui dit : Sire, j'ai vu la dame Héleine aux environs d'ici, mais je ne sais où elle est entrée. Quand Henri l'entendit ainsi parler d'Héleine il fut bien joyeux, il envoya aussitôt faire crier dans la cité que celui qui amenerait à la cour la dame qui n'avait qu'une main, aurait son pesant d'or. Alors chacun fit son possible pour trouver ladite dame.

Dieu envoie un ange dire à l'ermite Félix d'aller à Tours raconter ce qu'il savait des deux enfans.

Félix l'ermite, comme il est dit ci-devant, trouva les enfans en la forêt ; il les recueillit et les emporta en son ermitage, où il les nourrit l'espace de seize ans environ ; puis ils voulurent partir, dont il fut bien chagrin, car il ne les vit point jusqu'à ce dont je veux parler, qu'un ange vint à lui, et lui dit : Félix, Dieu te mande que tu partes d'ici, et t'embarques sur mer, il te conduira à bon port.

Quand tu seras sur terre, prends ton chemin vers Tours en Touraine, et là tu trouveras les deux enfans que tu as nourris et élevés pendant l'espace de dix-sept ans ; et tu trouveras leur père, à qui tu témoigneras la vérité de leur fait, comme par hasard tu les trouvas dans la forêt, et aussi de leur façon de se nourrir.

Quand l'envoyé de Dieu eut fini ces mots, il disparut. Alors le bon ermite Félix se prépara pour partir. Il prit un bâton pour lui aider à marcher, car il était vieux ; il sortit et ferma son ermitage, puis s'en alla vers le port, et vit un marinier qu'il pria de le vouloir bien lais-

ser entrer dans sa barque, ce qu'il lui accorda volontiers. Quand il fut dans le vaisseau, le vent devint si favorable, qu'en peu de temps ils prirent terre. Alors Félix prit le chemin pour aller à Tours en Touraine, où étant arrivé, il alla au palais, quoiqu'il ne fût vêtu que de feuilles, ce que voyant le portier, il lui demanda où il allait. Félix lui dit qu'il voulait entrer et parler au roi Henri. Le portier lui dit : Tu es bien étrillé pour cela faire, et le repoussa ; mais Félix voulut passer outre : il haussa un bâton, et en frappa si fort Félix à la tête, qu'il le fit chanceler : l'ermite s'assit sur les degrés du palais, tenant son chef entre ses mains ; les domestiques de la cour s'assemblèrent en foule autour de lui et s'en moquaient, parce qu'il n'était vêtu que de feuilles. Martin, qui alors faisait porter du vin après lui pour servir à table, voyant tant de monde assemblé, vint près des degrés, et demanda ce que c'était ; on lui dit que c'était un Lombard d'étrange vêture.

Alors Martin regarda comme les autres, et vit que l'ermite avait la tête tout ensanglantée. Martin lui demanda qui lui avait fait cela ; Félix leva un peu la tête, et dit que c'était le portier. Et quand Martin le vit, il le reconnut et l'embrassa, disant : Bien venu soyez. Quand Félix vit Martin, il oublia son mal, et fut bien joyeux. Père, dit Martin, nous sommes baptisés, j'ai nom Martin, et mon frère a nom Brice, et de plus nous avons trouvé notre père, Dieu merci.

Alors Martin prit son père nourricier par la main, et le fit monter au palais ; puis cria au portier : Va, chien, tu ne blesseras plus les pauvres qui sont membres de Dieu et qui coûtent tant. En disant cela, il prit un bâton, et en frappa si rudement le portier à la tête, qu'il n'eut plus envie de maltraiter les indigens.

Puis prit Félix par la main et le fit asseoir à table. Brice et Martin, à côté desquels Félix était, le servirent de tout bien abondamment ; mais des viandes qu'on lui présenta il n'en voulut goûter, et ne mangea que des racines qu'il avait apportées.

Héleine, trouvée dans une huche, est conduite devant les princes. Martin lui remet le bras. Mariage de Brice et de Ludine.

Nous reviendrons à Héleine, qu'on cherchait dans ladite ville de Tours. Le serviteur qui l'avait vue à la rivière demanda où on l'avait vu aller, et il s'informa tant, qu'on lui enseigna la maison où elle demeurait. Quand Héleine sut qu'on la cherchait, elle eut grande peur, et pensait être proche de sa fin. Elle alla se cacher en une huche, derrière une vieille étable, et ledit serviteur vint à l'hôtesse et lui demanda : Où est la femme qui n'a qu'une main? car je la veux mener à la cour, afin d'avoir la récompense promise ; enseignez-la-moi, ou sinon je vous ferai brûler. Alors l'hôtesse lui dit que s'il voulait partager la somme avec elle, elle la lui enseignerait. Il dit qu'oui. Aussitôt elle le mena où elle était.

Héleine les voyant eut si grande frayeur, qu'elle sortit de sa cachette, se mit à genoux, et dit : Seigneur, je vous crie mercie, je ne vous ai jamais fait de mal, et vous me voulez perdre. Ils lui dirent : Dame, n'ayez peur, car nous vous menerons en un lieu où l'on vous fera un grand honneur, et si l'on veut vous faire aucun mal, nous vous promettons de vous acquitter, et mourrons plutôt pour vous. Alors Héleine se mit entre leurs mains, et ils la menèrent au palais. Quand elle approcha des degrés, elle commença à trembler, de la peur qu'elle avait de mourir ; mais ceux qui la menaient la confortaient de leur mieux, et la conduisirent où étaient les princes.

Quand la reine Héleine vit le roi son père et le roi Henri son mari, elle se jeta à genoux, et dit : Mon père, si je vous ai courroucé et déplu, je vous en demande excuse, la peine que j'ai eue a été pour fuir votre péché ; je prie Dieu qu'il vous pardonne. Mais j'ai été en de grands périls et dangers depuis que le roi Henri me fit tant d'honneur de m'épouser et de me faire dame et reine d'Angleterre, sans me connaître ; mais peu me dura, car étant enceinte de deux enfans, que j'engendrai de sa chair et de son sang, et les portai neuf mois, au bout desquels j'accouchai. Tant que nous fûmes ensemble, il me témoigna grand amour, puis pendant son absence je mis les deux enfans au monde. Mais, hélas ! il en agit bien cruellement, et sans cause ; car

il commanda qu'on me brûlât avec mes deux enfans : et, s'il veut dire le contraire, je le lui prouverai par neuf paires de lettres scellées de son sceau, que le comte de Glocester reçut, puis me fit couper un bras ; mais il me sauva la vie et à mes deux enfans, dont je remerciai sa nièce, qui voulut mourir pour moi et en mon nom ; ensuite il me mit en un bateau sur mer, avec mes deux enfans, et arrivâmes en un roc près d'une grande forêt, et là m'assis avec mes deux enfans en mon giron, chacun d'eux s'allaitant de sa mamelle, puis m'endormis ; mais à mon réveil je ne les trouvai plus, car on me les avait enlevés. Je crois bien que ce sont des bêtes qui les ont emportés et mangés, Dieu en ait les âmes ! Puis je me mis en mer avec des marchands, et vins à Nantes en Bretagne, où je demeurai seize ans ; de là à Tours en Touraine, où je demeurai six ans ; puis m'en allai à Grats, voir la reine Plaisance, laquelle me reçut très-bien à l'hôpital, où je restai long-temps malade ; ensuite je m'en allai à Rome, où je demeurai l'espace de sept ans, et couchais sur un peu de paille sous les degrés du palais du pape Clément, mon oncle, et puis revins à Grats, où j'eus beaucoup de misère, et ai vécu en cet état pendant trente ans ; maintenant me voilà revenue à Tours pour y recevoir la mort, et je ne peux l'éviter, car je suis devant celui qui m'y a condamnée ; dès l'heure présente je lui pardonne de bon cœur, et prendrai la mort en gré, puisqu'il lui plaît ; la pauvreté et l'indigence où j'ai été me tiendront lieu de pénitence, s'il plaît à Dieu, et fasse de moi à sa volonté ; mais de mes enfans je ne lui pardonne pas.

Quand le roi Antoine et le roi Henri entendirent Héleine, qui était en pauvre état, raconter toutes les aventures qu'elle avait eues par rapport à eux, il aurait fallu avoir un cœur de rocher pour n'être pas touché de compassion ; car tous ceux qui étaient là fondaient en larmes, et ne pouvaient dire mot.

Quand Henri put parler, il dit à Martin et à Brice : Voilà votre mère ; puis dit à Héleine : Voilà vos enfans : ainsi leur mort me soit pardonnée. Alors le roi Antoine alla embrasser sa fille, Henri accola sa femme, les enfans embrassèrent leur mère, et Héleine en fit de même à son père, à son mari et à ses enfans. Alors la cour se

trouva tout à la fois remplie de joie et de pitié. Aussitôt Henri la fit habiller comme il convenait à une reine.

En même temps Dieu envoya un ange qui dit : Henri, Dieu te mande que tu fasses poser en place, par Martin, ton fils, le bras d'Héleine, ta femme, que Brice, aussi ton fils, porte à son côté, et il y tiendra comme avant. Alors l'ange partit, et Henri dit à Martin ce que l'ange lui avait révélé. Incontinent Martin prit le bras d'Héleine, qu'il posa, devant tous, à sa place, et devint aussi ferme et aussi sain qu'avant qu'on le lui coupât, si bien que personne n'aurait pu dire qu'il avait été coupé, et chacun fut bien joyeux de ce miracle.

Alors le roi fit crier cour plénière, et le comte de Glocester y fut mandé, dont il eut grande joie, et y mena la dame de Bavière. Là vinrent les seigneurs et dames de toutes parts. Quand la cour fut assemblée, le roi Henri dit à Héleine, au comte de Glocester, à Félix l'ermite et aux deux enfans, qu'il voulait que chacun dît publiquement ce qu'il savait au sujet des deux enfans, afin qu'ils ne fûssent point réputés pour illégitimes.

Alors Héleine répéta devant tout le peuple ce qu'elle avait dit en présence des princes ; le comte de Glocester affirma que ce qu'avait dit la reine était vrai. Ensuite l'ermite dit comme il les avait trouvés et nourris l'espace de seize ans, au bout duquel temps il leur dit qu'il n'était pas leur père, et que pour cette cause ils s'en allèrent, dont il fut dolent. Puis les enfans récitèrent là leurs aventures.

D'après toutes ces preuves authentiques, chacun fut content, et dirent tous qu'ils étaient droits héritiers d'Angleterre, dont le peuple fut bien joyeux ; et pour cet effet on redoubla la fête, car on fit les noces de Brice et de Ludine, qui fut couronnée reine d'Écosse, et il y eut beau divertissement. Après les fêtes finies, Antoine et Henri dirent qu'ils voulaient mener Héleine à Rome voir le pape son oncle, qui fut son hôte pendant sept ans, pour voir aussi s'il ne la reconnaîtrait pas bien ; tous les princes en furent d'accord. Antoine, Henri, Héleine, Martin, Brice et Ludine partirent de Tours, mais l'évêque resta ; le comte de Glocester et sa dame s'en retournèrent en Angleterre ; et Félix, prud'homme, s'en alla au désert, où il vécut saintement.

Délivrance du roi Constant, enfermé dans la tour des brigands. Il épouse la reine Plaisance.

Les princes, allant à Rome, passèrent par la Lombardie, où Plaisance les reçut très-bien; mais quand elle vit Héleine, elle se prit à pleurer, et dit : Dieu soit loué! car le temps approche que saint Georges a dit au roi Constant qu'il me trouverait quand le roi Henri aurait retrouvé Héleine; or, elle est retrouvée, plût à Dieu qu'ainsi fût de Plaisance au roi Constant! Dame, dit le roi Henri, ne vous déconfortez point, Dieu vous aidera, et nous y suppléerons. Alors les dames leur firent grand'chère, et ils y séjournèrent trois jours; puis ils continuèrent leur chemin pour aller à Rome : mais Plaisance dit qu'elle irait avec eux, et les princes en furent joyeux.

La noble compagnie partit donc de Plaisance, et passa par la forêt de Gratz, qui était grande; ils virent le château et la tour des brigands, où le roi Constant était en prison depuis dix ans. Quand nos gens virent ce château, ils reculèrent et demandèrent à qui il était. Mais le guet répondit qu'ils n'en avaient que faire. Alors un homme qui passait par là, leur dit que ce n'étaient que voleurs et meurtriers qui étaient dedans. Quand Henri l'ouït, il jura que jamais il ne partirait de là qu'il n'eût mis le château bas. Ils l'attaquèrent et s'en rendirent les maîtres, puis forcèrent les prisons, et y trouvèrent le roi Constant : mais il ne les connaissait pas, et pensait qu'on l'allait faire mourir. Alors il fut connu de tous, dont ils furent joyeux et le vinrent embrasser; puis on fit dire à Plaisance que Constant était retrouvé Elle y courut promptement, et quand elle le vit, elle fut si fort saisie au cœur, qu'elle ne put dire un mot. Et quand le roi Constant la vit, il courut l'embrasser Alors il lui sembla être guéri de tous ses maux, et là il y eut grande joie, parce que le roi Constant était retrouvé. Ensuite on le fit nettoyer et habiller comme il lui appartenait : puis on mit le feu au château, on en fit raser les murs, et il fut totalement détruit. Ils prirent leur chemin, et vinrent en bonne santé à Rome, où le pape était, qui les reçut honorablement. Alors le roi Henri dit au pape : Voici votre nièce qui vient pour

vous payer l'hôtelage qu'elle vous doit pour les sept ans qu'elle demeura avec vous. Quand le pape l'entendit, il regarda Héleine, sa nièce, qui, quoiqu'alors elle eût ses deux bras sains, la reconnut bien ; il la prit par la main, et lui dit : M'amie, tu sois bénie de Dieu ; je suis fâché que je ne savais ta pensée quand tu demeuras en ma cour ; mais il ne plaisait pas à Dieu qu'ainsi fût ; soyez tous les bienvenus. Alors il regarda derrière lui, vit Constant et Plaisance, qu'il reconnut bien ; il leur fit grand accueil, ainsi qu'à Brice, à sa dame et à Martin, et leur témoigna le grand plaisir qu'il avait de les voir ensemble à sa cour. Alors ils allèrent dîner, et furent bien traités.

Quand ce fut le lendemain, Constant requit au pape d'avoir Plaisance en mariage, lequel lui accorda, puis les mena à l'église et les maria ; ensuite on fit noblement les noces : il fut roi de Gratz, et donna Bordeaux à Henri, et tout le royaume à lui et à ses descendans. Alors il partit avec sa femme, et vinrent à Plaisance. Antoine s'en retourna à Constantinople, et emmena avec lui Brice et sa dame ; mais Martin fut à Tours, où il se fit moine, et quand l'évêque fut mort, on le fit son successeur : il vécut et mourut en odeur de sainteté. Le corps de saint Martin fut inhumé en l'église qui porte encore aujourd'hui son nom à Tours en Touraine. Henri et Héleine demeurèrent à Rome, près du pape, leur oncle · là ils vécurent quelque temps paisiblement ; mais le nombre des années leur coupa le fil de la vie. Dieu ait leurs âmes, et octroie sa sainte gloire à ceux qui en auront mémoire !

FIN

